EXPOSITION ANATOMIQUE
DES MAUX VÉNÉRIENS,
SUR LES PARTIES DE L'HOMME ET DE LA FEMME,
Et les remedes les plus usités dans ces sortes de Maladies contagieuses.

Afflatuque suo populos, urbesque, domosque.
Polluit. . . . . . (*Ovid.*)

LA Vérole est une maladie contagieuse, qui se communique par la conjonction des parties des deux sexes, par l'ablation, par la génération, & par toutes les communications & les mêlanges qui peuvent être faits du sang ou de la lymphe entre deux personnes. La plupart des Médecins & des Historiens qui ont parlé de l'origine de cette maladie, ont prétendu qu'elle étoit venue de l'Amérique, & que les Espagnols, qui ont voyagé les premiers dans cette partie du monde, l'avoient apportée en 1495 dans leur Pays, & peu de temps après au Royaume de Naples. Pendant la Guerre que Charles VIII eut avec le Roi Alphonse, d'où sont venus les noms qu'on a donné à la Vérole, chacun en voulant rejetter l'origine sur son voisin, les Espagnols l'appellerent *Mal François*, & les François, *Mal de Naples*, ou MORBUS HYSPANICUS. Enfin, elle a été généralement connue sous le nom de *Lues Venerea*.

Si nous examinons la chose de près, nous verrons cependant que la Vérole avoit infecté le genre humain long-temps avant le Siége de Naples & la découverte de l'Amérique; d'où l'on prétend qu'elle est passée dans notre Continent. En effet, nous lisons dans le Lévitique, que ceux que l'on appelloit *Polluti*, avoient un écoulement par la verge, & qu'ils étoient chassés de la société d'Israël. Virgile dit, *linquere pollutum hospitium, & dare classibus austros*. On trouve aussi dans les Saintes Ecritures, *vermes & tincas scortatores pro mercede reportare*.

Hérodote, Historien, rapporte, dans son livre intitulé *Chio*, que la Déesse Vénus Uranie, pour venger l'insolence des Schites, qui avoient pillé son Temple, leur envoya, à eux & à leur postérité, les maladies des femmes, qu'on appelle, *Tillia fœmina*, ou Fleurs blanches, & que ceux qui étoient établis pour guérir cette maladie, étoient appellés, en langue Persanne, *Guérisseurs de vilains maux*. Par cette maladie des femmes, on doit sans doute entendre un écoulement par la verge, qui avoit beaucoup de rapport, par sa couleur, aux Fleurs blanches du Tilleul, & non pas les hémorrhoïdes, comme l'ont prétendu quelques Auteurs modernes; car les hémorrhoïdes ne sont gueres héréditaires, comme la maladie dont parle Hérodote: mais ce qui fait voir encore que ces Auteurs se sont trompés, c'est que les maladies contagieuses ne conviennent pas aux hémorrhoïdes; il est bien plus naturel de penser que les Schites ayant fait des débauches dans le Temple de *Vénus Uranie*, élevé à Scalonne, Ville de Palestine, ils furent atteints de maux vénériens, c'est-à-dire de la Chaude-pisse; & parce qu'on n'avoit pas trouvé alors des remedes propres à éteindre le virus qui s'étoit communiqué aux Schites, l'écoulement, sous le nom de Fleurs blanches, ou de *Tillia fœmina*, fit bientôt de grands progrès, & passa de génération en génération.

Juvénal, dans la seconde Satire, où il s'emporte contre les faux Sages, qui font de beaux discours, & s'abandonnent aux plaisirs & aux commerces les plus honteux, fait bien voir que du temps des Romains, les Maux Vénériens n'étoient pas inconnus, comme l'on peut voir quand il dit: *læduntur tumidè medico mariscæ*.

Or, *mariscæ* ne sont autre chose que des condylômes, qui sont des marques infaillibles de la Vérole. Hyppocrate & Galien n'ont pas, à la vérité, donné à aucune maladie le nom de Vérole; mais ils en ont décrit tous les symptômes. En effet, les Gonorrhées dont ils ont si souvent parlé, les ulcères voisins de la partie génitale, les pustules, les abcès, les gales opiniâtres de la tête, du menton & des sourcils, les inflammations de la luette, les abcès des gencives, les ulcères des amygdales, la voix roque & quelquefois éteinte, les caries & exostoses, le marasme, le desséchement & mille autres accidens ne sont-ils pas des signes propres de la Vérole? D'où vient que la Lépre étoit autrefois si commune, & qu'aujourd'hui on en est rarement infecté? N'est-ce point parce qu'on n'avoit pas encore trouvé le remede spécifique qui effaçât entierement les impressions du virus, puisque nous voyons que ceux qu'on ne traite pas méthodiquement, sont attaqués de la Lépre, qui n'est autre chose qu'une Vérole hectique ou habituelle. Aussi, nous ne voyons plus les Hôpitaux, où l'on mettoit les Lépreux, remplis de gens attaqués de ce mal, qu'on appelloit Maladrerie, ou *Lazareta*, & d'où les Chevaliers de Saint Lazare ont pris le nom.

Falictus, Gordon & Valescus de Tarente, rapportent, que des hommes ont été infectés par des femmes gâtées. Or, le premier vivoit en 1270 ou environ, Gordon en 1310, & le dernier en 1418; ce qui fait voir que les Auteurs avoient déja parlé des maux que l'on prenoit par un commerce impur, avant le Siége de Naples, & avant la découverte de l'Amérique. Ce mal est donc plus ancien que l'on ne se l'imagine. Ce qui est bien vrai, c'est qu'anciennement ce mal n'étoit ni si connu, ni si commun qu'aujourd'hui: il y avoit alors moins de filles débauchées.

Le peu de lumiere que nous avons sur l'origine du Mal Vénérien, me paroît moins important cependant que ce qui nous manque sur la vraie nature de cette maladie.

Description générale des Maux Vénériens.

La Vérole est caractérisée par un si grand nombre de symptômes, qu'il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de les tous définir. On ne peut qu'en décrire les symptômes les plus ordinaires: car il faut regarder cette maladie comme l'assemblage de tous les maux, puisqu'elle paroît sous diverses formes, & qu'elle se déguise sous l'apparence de beaucoup de maladies. Nous voyons en effet qu'elle suit les dispositions naturelles du corps qu'elle attaque. Si on est sujet à des dartres, à des douleurs, à des maux de gorge, à des ulcères, elle se déclare par ces symptômes, qui résistent alors aux remedes ordinaires & qui ne cédent plus qu'au mercure. On observe cependant que la Vérole ne paroît le plus souvent qu'après avoir été précédée des chaudes-pisses virulentes, ou des chancres à la verge, ou des verrues au fondement, ou des bubons aux aînes, &c.

La Vérole ne paroît pas d'abord qu'on a contracté un commerce impur; il se passe toujours quelque temps avant que le virus se soit répandu dans le corps, & qu'il en ait infecté les humeurs d'une maniere à donner des signes manifestes de son existence. Les symptômes ordinaires sont ceux-ci.

Premierement, il paroît des dartres épaisses, qui s'attachent au scrotum, aux parties génitales, au fondement, & aux autres parties, derriere l'oreille, aux ailes du nez, au front, entre les cheveux, & aux lévres, avec une furieuse démangeaison: elles sont ordinairement blanchâtres, & couvertes de croûtes séches. (*Planche I. fig. I. A.*)

Secondement, on sent de vives douleurs dans les jointures, qui augmentent pendant la nuit, à un point qu'on ressent intérieurement dans les chairs une ponction, comme si on les perçoit avec un foret; ces douleurs accablent les malades, leur causent des insomnies, & leur ôtent la liberté de mouvoir aisément les membres; il survient souvent des maux de tête furieux, qui rendent les malades comme imbécilles; le sommeil, qui naturellement remet les forces, est si interrompu chez les Vérolés, qu'il les fatigue davantage. Au contraire, l'exercice immodéré qui lasse ceux qui se portent bien, adoucit les souffrances des Vérolés; l'accablement est quelquefois si grand qu'ils n'ont ni appétit, ni repos, & qu'on les voit tomber en foiblesse: on voit même des personnes jeunes & d'un bon tempérament, qui diminuent petit à petit, & qui s'affoiblissent, jusqu'à ne pouvoir plus agir, sans avoir pourtant aucun mal apparent: les remedes qu'on leur fait sont inutiles, & ne servent ordinairement qu'à aigrir leurs maux.

Troisiémement, il survient des ulcères dans toutes les parties du corps, sur-tout au conduit acoustique interne, qui sont accompagnés d'une dureté d'oreille, quelquefois d'une surdité. Ces ulcères surviennent aussi dans le nez, dans la bouche, comme au palais, où les os se carient, aux amygdales, à la luette qui en est souvent rongée. Ces ulcères n'épargnent pas même les parties internes, comme les poumons, & pour lors les malades tombent dans la Phthisie & la Consomption. Quand ces ulcères ont des bords calleux, on les appelle des chancres, qui se manifestent ordinairement sur le gland.

Quatriémement, il survient encore des excroissances charnues, comme porreaux, (*Planche I. fig. I.* B.), condylômes, sur-tout au fondement (*Planche IV. fig. I.* A.), comme aussi des bubons (*Planche I. fig. I.* C.), & autres tumeurs, des caries dans les os, des exostoses, des concretions pierreuses dans les reins, dans les glandes du mezentere & du poumon.

Cinquiémement, la Vérole se fait aussi connoître par des ophthalmies opiniâtres & des ulcères autour des yeux, un larmoyement continuel, & quelquefois même la perte de la vue; la tête & le menton deviennent chauves, & les sourcils de même, & le coloris naturel du corps s'éteint.

Sixiémement, on en voit qui deviennent hydropiques, ou qui sont atteints d'une fiévre lente qui les mine sourdement.

On observe enfin que la Vérole passe de génération en génération, & qu'elle se perpétue sans que le virus puisse être dissipé par aucun Médecin, ni aucun remede; de sorte que l'on peut dire que la Vérole ne périt jamais, & que tôt ou tard elle se manifeste.

De la nature du Virus Vérolique, *& de la maniere dont il se communique.*

Il seroit bien difficile d'expliquer en quoi consiste précisément la nature de la Vérole. On peut pourtant dire que c'est un levain d'un caractere acide & coagulant, dont l'action ne s'étend que sur la lymphe, & non pas sur la partie rouge du sang, qui se développe chez les uns plutôt, chez les autres plus tard, selon la disposition du corps où il s'est insinué. Quelques Auteurs ont eu l'idée des vermicules qui se génèrent à l'infini dans le sang ou dans la lymphe & rongent les parties; opinion selon moi fort ridicule. On remarque par exemple que les personnes délicates qui ont le sang fort vif & fort dissous, ces gens-là, dis-je, ne restent pas long-temps après un coït impur sans en ressentir les effets; au lieu que ceux qui ont un tempérament robuste & le sang épais, gardent le mal plus long-temps assoupi. On voit d'ailleurs des personnes qui restent vingt ans après avoir eu des chancres, des chaude-pisses, ou des poulains, sans aucune indisposition, & qui sont enfin accablés par des symptômes véroliques; ce qui prouve que ce levain n'est point composé d'une génération d'insectes imperceptibles, qui agiroient de même dans tous les tempéramens & à-peu-près dans le même espace de temps.

Cette maladie, pour ne pas donner des marques visibles de son existence dans une personne, n'en existe pas moins dans son corps. En effet, ne voyons-nous pas que des peres ayant eu des maux vénériens, sans avoir cependant jamais ressentis aucuns symptômes qui caractérisassent principalement la Vérole, ont eu des enfans qui s'en sont trouvés infectés, & qui ont péri misérablement par des dartres & autres indispositions. Ce levain qui n'avoit pas pu s'exalter dans les adultes, à cause du tissu serré de leur sang, se développe alors dans celui de leurs enfans, qui est plus fluide. Cependant on voit aussi des peres & meres, dont le levain vérolique n'étant point encore déclaré, qui mettent au monde des enfans très-sains, & dont le virus ne se déclare sur eux que quelque temps après, sans avoir eu de part & d'autre, dans l'intervalle, aucune communication étrangere qui ait pu faire naître le levain dont il s'agit. Ainsi, il n'est point vraisemblable que le virus soit l'assemblage des animalcules prétendus.

Comme nous voyons d'abord que le virus produit des duretés & des rongemens dans les parties qu'il attaque, n'avons-nous pas raison de dire que sa nature consiste plutôt dans des concretions lymphatiques d'une petitesse, & d'une dureté très-considérable, qui se forment dans la lymphe, comme la grêle se forme dans les nues: ce qui peut servir en effet de comparaison; & la guérison n'arrive dans ces malades que par la fonte & la dissolution de ces particules véroliques, qui s'embarrassant & s'accumulant dans les glandes des aînes, y produisent des poulains (*Planche I. fig. I.* C.); qui se fichant dans les prostates (*fig. II. Planche I.* D. *Planche IV. fig. A.*), ou les autres petites glandes qui se trouvent dans le canal de l'uréthre (*Planche II. fig. II.* A, C) & les exulcérant, y produisent la chaude-pisse, qui enfin s'arrêtant dans des parties plus sensibles & moins lymphatiques, parviennent à un point de dureté capable de ronger la partie comme dans les chancres (*Planche II. fig. I.* A.), les callosités qui accompagnent les chancres, les verrues qui naissent sur la verge (*Planche II. fig. I.* B.), les condylômes qui pendent au fondement (*Planche II. fig. I.* A.), & autres excroissances qui se montrent en d'autres endroits du corps, & sur les corps caverneux (*Planche IV. fig. II.* A). Les duretés squirreuses des glandes des aînes, & de plusieurs autres, le rongement des chairs, la carie des os & les exostoses, sont des preuves incontestables de ce que nous avons avancé.

Nous déduirons donc tous les symptômes de la Vérole, de l'épaississement qu'elle produit dans le suc nourrissier, ou dans la lymphe, par ces petites concretions lymphatiques, ou particules glanduleuses, qui sont assez fines pour pénétrer jusques dans les vaisseaux osseux, & assez dures pour briser & écarter les pores osseux, quand elles les heurtent & s'insinuent entr'eux. Parlons maintenant de la maniere dont le virus se communique.

Il est certain qu'une femme qui est saine, & qui n'a point eu de commerce avec une personne gâtée, ne donnera jamais des maux vénériens, si ce n'est quelquefois des ardeurs d'urine, ou des écoulemens, lorsqu'elle est connue dans le temps de ses régles. En cela, il n'y a rien d'extraordinaire, puisque l'humeur des menstrues est un excrément accidentel du corps, qui, par son séjour dans la matrice ou le vagin, contracte des mauvaises qualités, & d'où se développent des sels âcres, qui peuvent écorcher le gland, & y attirer une inflammation qui produira un phimosis (*Planche III. fig. III.*), ou un paraphimosis, ou une suppuration dans les glandes du couronnement (*Planche IV. fig. III.* A.), ou dans les prostates, qui ressemblera à une chaude-pisse. Mais outre que cela est fort rare, c'est que ces maux passent bientôt, & cédent facilement aux moindres remedes; par où l'on voit, que pour contracter la Vérole, il faut avoir commerce avec une personne gâtée.

Par le principe que nous établissons sur la nature du virus, on peut aisément démontrer la communication de ce levain dans la masse du sang, ou dans la lymphe en particulier, en donnant l'exemple des grains durcis & formés par le froid supérieur de l'atmosphère dans les nues, ou dans les eaux sous-divisées, ce qui peut encore mieux arriver dans la lymphe plus susceptible de concretion.

La Vérole se communique sur-tout de trois manieres différentes, comme j'ai déja dit, savoir par le coït, par l'ablation, & par la génération.

Premierement, par le coït. Il est hors de doute que par le coït impur, une personne se trouve infectée de la Vérole, & c'est la maniere la plus ordinaire de la prendre; mais il faut observer que la Vérole qu'on a prise par un coït impur, ne se manifeste point non plus par des signes pathognomoniques, à moins qu'il n'ait précédé des

chaudes-pisses virulentes, ou des chancres à la verge, ou à la vulve (*Planche I. fig. I. D.*), ou des verrues au fondement (*Planche II fig. IV. A.*), ou des bubons aux aînes (*Planche I. fig. I.C.*); en un mot, quelque mal vénérien aux parties génitales, ou à leur voisinage. Cependant on a vu plusieurs personnes qui avoient pris la Vérole par le coït impur, & qui n'ont jamais eu de mal sur les parties génitales, ni aux environs, lesquelles n'avoient aucun intérêt de cacher ces symptômes; ce qui prouve que le virus peut d'abord passer par le sang, & l'infecter, sans s'arrêter aux environs de la partie par où il s'est communiqué, & c'est ce qui s'appelle prendre la Vérole d'emblée, & cela, *ut in quo peccarunt in illo graviùs puniantur.* Il en est ainsi des autres manieres de prendre la Vérole, qui se manifestent toujours, ou à la partie, ou dans le voisinage de la partie par où on l'a prise.

Secondement, par l'ablation. Nous voyons que les petits enfans vérolés, qui ont du mal dans la bouche, infectent leurs nourrisses de la Vérole, qui se manifeste chez elles par des bubons aux glandes des aisselles. Nous voyons de même que les nourrisses qui ont la Vérole, la communiquent aux enfans qu'elles allaitent, & qu'elle se manifeste chez eux par des chancres dans la bouche, ou des bubons aux amygdales, ou aux glandes du col.

Troisiémement, par la génération. On voit tous les jours des peres & meres vérolés, avoir des enfans vérolés, qui n'ont tiré leur mal que de leurs parens: on a vu même des enfans de ces parens venir au monde avec des symptômes véroliques bien marqués, comme gale, dartres, bubons, chaude-pisse, &c.

On prend du mal par la bouche, en baisant lascivement une femme vérolée: on est d'abord atteint de chancres à la lévre, qui s'étant bientôt communiqués aux amygdales, rongent la luette & produisent d'autres symptômes de Vérole: on a vu aussi des nourrisses séches donner la Vérole à leurs nourrissons, en leur donnant à manger de la panade ou de la bouillie, après l'avoir passée par leur bouche, comme elles ont coutume de faire, quand elle est trop chaude. Par les deux derniers exemples, on voit que l'on peut prendre la Vérole par la salive.

L'expérience montre aussi qu'on peut prendre la Vérole par la poderastrie: il vient alors des chancres, des condylômes au fondement & autres accidens, soit à ces parties, soit aux voisines. Cette espéce de Vérole est très-difficile à guérir, pour ne pas dire incurable.

Pour ce qui regarde les autres manieres de communiquer la Vérole; par exemple, par la sueur ou la matiere de l'insensible transpiration, en couchant avec un Vérolé, ou dans les draps d'un Vérolé, en s'essuyant au même linge: ces autres manieres, dis-je, sont fort incertaines. A l'égard du contact immédiat de parties différentes des vérolés; de la main par exemple, sur les endroits infectés & entamés, il n'y a point d'exemples qui prouvent qu'on la prenne de cette maniere, à moins que la main de la personne saine, qui touche aux endroits infectés & sanieux ne se trouve par malheur entamée quelque part.

Des symptômes ou accidens de la Vérole en particulier.

La nature du virus, & la maniere dont il se forme, aussibien que la maniere dont il se communique, étant expliquées, il nous reste à expliquer tous les symptômes qu'elle produit; comme les chancres, le phimosis & le paraphimosis, les chaudes-pisses & les bubons qui sont regardés comme des avant-coureurs des autres symptômes qui caractérisent encore plus la Vérole: il est nécessaire de commencer par eux; ensuite nous viendrons à l'explication des autres.

Les chancres vénériens (*Planche VI. fig. III. B.*), appellés *penis vel vaginæ caries pudendi*, paroissent d'abord par une légere écorchure, tantôt sur le gland, tantôt autour du couronnement, quelquefois au frenulum, qui cause des douleurs insupportables; il en coule au commencement une humeur séreuse & piquante; il se forme autour de l'écorchure des callosités, qui augmentent considérablement, si on n'y remédie au plutôt. On observe encore que les chancres suppurent, que la partie est rongée, qu'ils sont accompagnés de phimosis & paraphimosis, & de l'inflammation du gland, quelquefois avec gangréne & corruption entiere de la partie, de sorte qu'on est obligé de la couper (*Planche II. fig. I. A.*).

Personne n'ignore que le chancre ne soit un effet du virus vérolique, communiqué par la femme dans un coït impur, où ce virus, qui passe de là dans la masse du sang & l'infecte, en laissant en même temps de fâcheuses impressions sur la partie même, ou dans son voisinage, par où le venin s'est insinué; impressions qui sont plus ou moins fortes, suivant la nature du virus, & y déterminent par conséquent plus ou moins vîte, plus ou moins puissamment, le virus à circuler déja dans la masse du sang, lequel se détermine à revenir s'y cantonner suivant son activité, & selon la disposition plus ou moins grande de la partie.

Il n'est pas difficile de concevoir comment le virus s'insinue dans l'homme par le gland, dans la masse du sang. Tout le monde sait que le gland est une partie sensible & spongieuse, & que dans l'action il est fort gonflé, & par conséquent fort ouvert; de sorte que le virus, qui est d'ailleurs animé dans la femme, peut passer aisément dans la tissure du gland & infecter le sang qui y circule, sur-tout si la personne a le gland naturellement calotté, c'est-à-dire, couvert du prépuce. Il est vrai qu'on voit tous les jours plusieurs personnes, qui connoissent des femmes gâtées, sans en être infectées, pendant que plusieurs autres prennent du mal; mais on remarque que celles qui prennent du mal sont plus échauffées, ou par une débauche de vin, ou par l'action, ou à cause de leur tempérament, & qu'elles se trouvent naturellement callotées. J'ai vu des personnes qui avoient connu long-temps une femme débauchée, sans prendre du mal, mais qui en prenoient toujours lorsqu'elles avoient bu des liqueurs, ou ayant quelquelque émotion de fiévre. On observe encore que les femmes qui ont du mal en donnent plus facilement lorsqu'elles ont bu, ou qu'elles ont la fiévre, & dans le temps de leurs régles. Il y a des femmes qui portent la Vérole depuis long-temps, sans aucune marque extérieure dans les parties, ni dans le vagin, & qui donnent souvent du mal pendant leurs régles. De plus, nous voyons tous les jours des personnes qui ne s'apperçoivent d'aucuns chancres que six mois après le coït. Bien plus, l'on voit des gens qui sont parfaitement bien guéris des chancres, pendant long-temps, & chez qui ils se renouvellent sans aucun commerce. On remarque même que des chancres qui avoient paru à la bouche, ayant été dissipés par des remedes externes, ont paru ensuite sur le gland, *& vice versa:* ce qui fait voir que le sang infecté du virus le laisse dans les parties les plus disposées à le recevoir. Les bubons vénériens même qui paroissent & ensuite disparoissent, sur-tout s'il survient une chaude-pisse, semblent confirmer cette pensée. Ainsi, à l'égard de ceux qui ont des chancres sur le gland, quelques jours après un commerce impur, il faut dire alors que le virus de la femme, qui se trouve fort exalté, & de nature corrosive, agit extérieurement & immédiatement sur la partie, & la ronge; pendant que celui qu'elle a communiqué à la masse du sang de l'homme, est plus long-temps après déterminé à venir s'arrêter dans cette partie, par la disposition qu'il y trouve.

Quant à ceux qui n'ont des chancres que long-temps après le coït, on ne peut penser autre chose, sinon que le sang en est d'abord infecté, & que la partie n'en reçoit qu'une légere impression, qui n'est pas sensible, ou du moins, qui n'est pas si forte, pour déterminer le virus à s'y venir cantonner: semblable au venin des chiens enragés, qui reste long-temps assoupi dans ceux qui l'ont reçu, jusqu'à ce qu'enfin, dégagé des parties qui l'embarrassoient, il se développe, & produit tous les symptômes de la rage. Bien plus, l'on voit par l'exemple d'un hydrophobe, que l'hydrophobie ne survient que long-temps après que les jambes mordues sont guéries; ce qui prouve clairement que l'hydrophobie avoit infecté le sang, & que celui-ci ne pouvant plus s'en décharger par les ouvertures de la jambe, avoit infecté la salive. Il en est de même du levain vérolique qui est dans la masse du sang, qui s'y trouve plus ou moins embarrassé, suivant la tissure plus ou moins serrée, laquelle porte ensuite son venin par-tout, & le laisse échapper dans les parties qui sont plus disposées à le recevoir; & comme le gland a déja reçu une légere impression du virus, celui qui est dans la masse du sang, & qui s'y est dégagé, par quelque cause que ce soit, s'arrête & se

sépare dans l'endroit qui en avoit déja été imbu, comme l'huile se sépare de l'eau à travers le papier gris, ou encore comme les humeurs du corps se séparent dans leurs couloirs, que nous prouvons être imbus du suc qui s'y sépare continuellement. Quoi qu'il en soit, il est certain que le virus ronge la partie comme le sublimé corrosif, & qu'il déchire les fibres délicates du gland, tandis qu'agissant sur le suc nourrissier que nous avons dit être lymphatique, il se coagule si fort, qu'il se forme autour des chancres, des callosités (*Planche I. fig. I.* D.), ou des duretés considérables. Les chancres viennent ordinairement autour du couronnement, sur le gland, au frenulum, & quelquefois à l'ouverture de l'uréthre (*Planche II. fig. II.* B.)

Les chancres qui viennent sur le gland sont rarement accompagnés de méchans symptômes, excepté qu'on ne les néglige, & qu'on ne tienne pas la partie nette, ou qu'on ne puisse décalotter; auquel cas il arrive des inflammations au gland, au prépuce, ce qui forme un phimosis; parce que les callosités du chancre gênent extrêmement le cours du sang; ce qui donne lieu à un gonflement de la partie qui augmente à tout moment, parce que les autres vaisseaux sont de plus en plus étranglés. Ajoutez à celle-là l'action du virus qui agit plus fortement & avec plus de douleur sur une partie gonflée du sang, & plus sensible par sa tension; & comme on ne peut nétoyer le pus & la sanie virulente qui découle de l'ulcère, à cause du phimosis, ce pus impur se ramasse sur le gland, autour du couronnement, se corrompt par le développement de ses sels qui causent des excoriations, & de nouveaux chancres, qui n'augmentent pas peu l'inflammation, & la font dégénérer quelquefois en gangréne, & même en sphacéle, sur-tout aux tempéramens ardens & aux personnes extrêmement débauchées, sujettes à boire des liqueurs avec excès; ce qui oblige souvent de couper la partie, à cause de son entiere corruption.

Il est d'expérience que les chancres qui viennent autour du couronnement du gland, sont plus fâcheux que ceux du gland même, parce qu'ils produisent plus fréquemment ces accidens, à cause que la partie dans cet endroit est plus arrosée de vaisseaux sanguins, & que c'est là où les artéres honteuses externes se déchargent dans les corps caverneux, & qu'il s'y trouve aussi bien plus de glandes. D'ailleurs le prépuce serre cet endroit plus fortement; & la moindre écorchure, élévation, chancre, ou callosité, gêne bien plus dans cette partie le cours du sang, & empêche qu'il ne se décharge librement dans la veine honteuse interne, qui rampe le long de la verge à sa partie supérieure. De plus, il faut observer que comme la veine honteuse est formée par toutes celles qui viennent du gland & du prépuce & qu'elle commence un peu au-dessus du couronnement, qu'alors les rameaux du gland ou du prépuce, sont extrêmement comprimés: il ne faut pas être surpris que dans cette position il arrive de funestes inflammations.

Le Phimosis (*Planche IV fig. III.*) se forme, lorsque l'inflammation est au prépuce, & qu'étant extrêmement gonflé & épais, il couvre & embrasse si étroitement le gland, qu'on ne peut le décalotter: on appelle ce symptôme phimosis; il est très-dangereux, dans le cas de chancres, sur le gland, ou sur la couronne, parce qu'on ne peut pas les nétoyer; de sorte que bientôt ils font de grands progrès, comme nous l'avons déja dit quelquefois; même comme ils ouvrent les arteres des parties honteuses, ils causent des hémorrhagies épouventables, qu'il est difficile d'arrêter, si on ne coupe le prépuce des deux côtés, & si on ne découvre le gland (*Planche I. fig. I.* E).

Le Paraphimosis (*Planche I. fig. II.* C.), est produit, lorsque le prépuce est enflammé & retiré vers le couronnement, de maniere qu'il étrangle le gland découvert; c'est le paraphimosis, dans lequel les chancres sont à la vérité découverts, de sorte qu'on peut facilement les panser; mais il y a un inconvénient bien plus fâcheux, qui est l'étranglement & la compression de tous les vaisseaux qui arrosent le gland; & comme les artères sont moins compressibles que les veines, à cause de leur tissu plus fort, de leur battement & de leur plus grand enfoncement, le sang qui y est porté ne peut en revenir par les veines qui se trouvent comprimées, d'où vient le gonflement du gland en peu de temps & même la gangréne, & le malade ne peut dormir par les vives douleurs qu'il sent dans ces parties; la fiévre survient qui augmente l'inflammation de la verge, qui rend tous les symptômes qui accompagnent les chancres & plus fâcheux & plus dangereux.

Le chancre qui vient au frenulum, qui s'attache par-dessus le prépuce au gland (*Planche I. fig. II.* C.), est extrêmement douloureux, à cause de la sensibilité de cette partie. On sait que toutes les fois qu'une partie est ébranlée vivement, soit par une inflammation, soit par un ulcère, il se fait des fortes crispations dans les nerfs voisins, qui, comprimant les vaisseaux, empêchent le cours libre du sang, & donnent lieu à une inflammation. C'est pour cette raison qu'on voit souvent le chancre du frenulum accompagné d'une vive douleur, mais encore d'inflammation au gland & au prépuce, d'où s'ensuit le phimosis & le paraphimosis.

Les chancres qui naissent à l'ouverture de l'uréthre, ou même dans le canal (*Planche II. fig. II.* B, C.), ce qui arrive toujours fort près de l'ouverture, sont accompagnés de cuissons très-douloureuses en pissant, & quelquefois de suppression d'urine, sur-tout de ceux qui font découler du canal de la verge une matiere purulente, en la pressant autour de l'ouverture; on y remarque un gonflement & une rougeur; & on touche intérieurement dans le canal, les duretés, qui sont les signes qui nous les font connoître.

Dans les femmes, les chancres naissent vers les nymphes (*Planche IV. fig. II.* A, B.), au clitoris, autour de l'ouverture de l'uréthre (*Planche III. fig. I.* B, C.), & à l'extrémité du vagin, au-dessous de la petite fente (*Planche III. fig. I.* D.), & quelquefois intérieurement dans le vagin (*Planche IV. fig. I.* D.) Ils ne sont pas si dangereux que dans les hommes; car chez elles, ils n'excitent pas si souvent une inflammation & la gangréne, la partie étant souple & le cours du sang plus libre.

On en voit souvent qui s'élevent comme des boutons, qui font souvent une eschare, laquelle étant tombée, il en découle une matiere purulente & sanieuse. Ces chancres, qui viennent aux nymphes, sont plus douloureux, à cause de la délicatesse des parties: ceux qui sont autour de l'uréthre y causent une inflammation & des ardeurs d'urine; les chancres du vagin sont plus insensibles, & les femmes ne s'en apperçoivent que rarement; & cela n'empêche pas qu'elles n'aiment les approches d'un jeune homme vigoureux. Au surplus, les chancres sont accompagnés de douleurs & de duretés.

Le Bubon vénérien est (*Planche I. fig. I.* C.) une tumeur dure & inégale, qui naît aux glandes des aînes & des aisselles, ou du col, après un commerce impur, presque sans inflammation. Il vient difficilement à suppuration, & cela, parce que les glandes conglobées sont arrosées d'un grand nombre de vaisseaux lymphatiques, & de peu de vaisseaux sanguins. Le bubon vénérien qui vient aux glandes des aînes, s'appelle en François Poulain.

On distingue le bubon vénérien du pestilentiel, en ce qu'il est accompagné de chancres & de chaude-pisse, & qu'il n'arrive jamais, qu'en conséquence d'un commerce impur: on ne peut douter que le bubon vénérien ne soit une suite du virus vérolique, qui s'étant insinué à travers le tissu délicat & spongieux du gland & du vagin, dans la masse du sang, comme nous avons dit, l'infecte, coagule la lymphe, & y forme des petites grêles, qui, à raison de la disposition qu'elles trouvent dans les glandes des aînes, s'y portent plus qu'ailleurs, s'y arrêtent, s'y accumulent, & y forment une tumeur sensible, qui est ce qu'on appelle poulain, qui paroît ou plutôt, ou plus tard, après le coït impur, selon la nature levain qu'il trouve dans le corps, du côté de son développement.

La Chaude-pisse est un abcès dans les prostates (*Planche I. fig. III.* D.) (*Planche IV. fig. III.* A.) qui se communique quelquefois aux vesicules séminaires (*même Planche* B.), dans les hommes, comme aussi aux autres glandes qui sont dans l'uréthre (*Planche II. fig. II.* A.), accompagné d'ardeur d'urine, & quelquefois de la suppression: fort souvent elle coule goutte à goutte, & se fourche en sortant; on sent des cuissons à l'uréthre, & principalement à l'extrémité du gland; en sorte qu'on a de la peine à relever la verge, par la vive douleur qu'on y ressent. L'écoulement purulent qui dénote toujours la chaude-pisse, & qui porte communément ce nom, est une preuve certaine que l'abcès est crevé & qu'il s'évacue par l'uréthre; le pus paroît tantôt verd, tantôt jaune, tantôt blanc.

Quand


B
C
b

Quand la chaude-pisse n'est accompagnée que d'ardeur d'urine, avec chaleur & douleur des parties, c'est alors une chaude-pisse simple, telle que celle que nous venons de définir; mais il survient quelquefois aux chaudes-pisses des fluxions sur les testicules, & on les appelle chaude-pisses *tombées dans les bourses* (*Planche II. fig. I.* O.): il survient aussi à la verge des inflammations terribles, qui l'obligent à se tordre, & cette espéce de chaude-pisse s'appelle *cordée*, qui fait souffrir des douleurs extrêmes, sur-tout dans l'érection.

Dans les femmes, la chaude-pisse a son siége dans deux petites glandes qui sont au col de la matrice, qui ont deux conduits, qu'on appelle les lacunes, à côté, l'un & l'autre, de l'uréthre (*Planche IV. fig. II.* E.), par où sort le pus. Ces glandes sont regardées comme les prostates qui séparent une humeur séreuse & saline, qui est leur semence, & qui fait leur plaisir dans le coït. Non-seulement le pus sort des lacunes, mais encore des petits ulcères qui sont autour du museau de la matrice (*même fig.* R.), & même de sa cavité, d'où coule une humeur purulente, & qui vient des ovaires; ce qui fait qu'on a tant de peine à distinguer la chaude-pisse d'avec les fleurs blanches.

On ne sauroit douter que l'abcès qui se forme dans les prostates, ou dans les glandes de l'uréthre, ne soit l'effet du virus, qui s'étant glissé dans ces parties, en coagule la lymphe & y forme de petits caillots lymphatiques, qui, par la pente qu'ils trouvent dans les glandes de l'uréthre, plutôt que vers tout autre endroit, enfilent ces glandes, s'y arrêtent & y creusent un ulcère, par leur dureté & le battement des vaisseaux sanguins qui sont autour; tout semble éprouver cette pensée. On voit d'autre part, tous les jours paroître des poulains fort gros, & disparoître quelquefois après & en même temps couler une chaude-pisse. Ceci démontre, que la masse du sang, chargée du virus, semble d'abord laisser écouler dans les aînes, par la lymphe qui s'en détache & les dispositions qu'il trouve alors dans ces parties, ce virus coagulant dont il s'agit; mais comme il réside alors dans la masse, il augmente continuellement son volume, & se trouvant arrêté dans les aînes, par sa disposition à s'allier avec la semence des prostates, ou des autres glandes de l'uréthre, il les infecte bientôt, & alors le sang décharge le virus dans ces glandes avec plus de facilité, parce qu'elles ont des issues plus libres. Il ne dépose plus ce venin dans celles des aînes, pour augmenter le bubon; au contraire, de là vient sa diminution à mesure que la chaude-pisse se manifeste, & qu'elle coule avec liberté. Ainsi, le virus infectant & épaississant la lymphe séminale qui coule dans les prostates, décharge les aînes, & produit la chaude-pisse. Au contraire, la chaude-pisse arrêtée & mal guérie, fait refluer le virus dans les vaisseaux lymphatiques, qui se déchargent alors dans les testicules; ce qu'on appelle chaude-pisse tombée dans les bourses, comme je l'ai déja dit. De tout ceci, je conclus que le poulain rentré, générateur d'une chaude-pisse, après sa disparition, ou sa diminution, ou à mesure que la chaude-pisse disparoît, dénote la Vérole; & la chaude-pisse arrêtée & tombée dans les bourses ne tarde pas à la donner.

La chaude-pisse cependant, qui paroît & disparoît, après avoir été bien traitée, & l'écoulement avoir quitté, sa malignité avant sa cessation, n'est point un symptôme de Vérole; le virus ne s'est arrêté alors que dans les vaisseaux lymphatiques, & n'a pas pénétré le sang; car il est indubitable, que s'il étoit arrivé jusqu'au sang, & eût pénétré dans les vaisseaux qui le contiennent, il auroit été charié dans la masse, & auroit par conséquent donné la Vérole. L'expérience prouve ce que je dis.

Plusieurs Auteurs, Médecins & Praticiens disent cependant, que dans la chaude-pisse, dans les chancres & les bubons, le virus infecte d'abord la masse du sang, & qu'ensuite elle le laisse dans différentes parties, selon qu'il y a plus d'attraction; mais comme le virus s'allie plus aisément avec la semence, qu'avec toutes les autres humeurs du corps, c'est pour cela que les chaude-pisses sont, de tous les maux vénériens, les plus communs. Ils disent aussi, que le virus contenu dans la masse du sang, infecte plutôt la semence des prostates & des autres glandes de l'uréthre, que celles des testicules, & des vaisseaux séminaires; celle-ci, à cause de sa liquidité, étant plus difficile à s'épaissir, & l'autre étant très-gluante, & très-facile à recevoir les impressions du virus; par conséquent son filtre doit se trouver plus ouvert, & plus propre à laisser passer le virus, que les testicules. Ils donnent pour preuve, qu'on voit tous les jours que ce ne sont pas les glandes parotides qui s'abcédent, ou qui se gonflent dans la Vérole; mais bien plus souvent les amygdales, que tout le monde fait séparer une salive plus visqueuse que les autres, de même que les glandes du palais qui sont rongées, & les os cariés.

Ils observent encore, que le virus agit principalement sur la moëlle & sur la nourriture des os, ou sur cette espéce de colle, qui humecte & lubrifie les articulations, aussi-bien que sur cette liqueur fine, mais huileuse & mucilagineuse, que séparent les glandes de *cloptomhavers*, & qui servent à lubrifier les gaines membraneuses des filets musculeux, humeurs lymphatiques qui sont moins séreuses & plus mucilagineuses que les autres.

La preuve que l'on donne ici du virus insinué dans le sang, avant l'apparition des chaude-pisses, ne porte que sur la visquosité plus ou moins grande des parties qui reçoivent le virus avec plus de facilité; & on décide, que d'abord le virus s'allie plus facilement avec l'humeur qui produit la semence, ce qui rend les chaude-pisses plus communes que tous les autres maux vénériens. Je ne crois pas que ce soit là une preuve bien solide de l'infection du sang avant l'apparition des chaude-pisses; car le virus porté par la semence & les humeurs infectées d'une personne vérolée pendant le coït, peut fort bien infecter celles de la personne saine dans le même coït, sans pénétrer le sang, & agir sur les glandes les plus voisines, comme la bave, dans les traitemens des grands remedes sur les glandes de la bouche.

Il arrive quelquefois que la semence qui se sépare dans les testicules, s'infecte comme celle des prostates, sur-tout lorsque les conduits, par où s'évacue le pus dans l'uréthre, sont bouchés par leur visquosité, ou par quelqu'autre obstacle que le pus ne peut forcer, ou enfin, parce que leurs ouvertures sont trop enflammées & ont leurs bords trop gonflés; de même qu'il arrive dans l'inflammation de la vessie où il y a suppression d'urine, parce qu'elle ne peut pas forcer la résistance du sphincter, qui n'est pas assez souple pour s'ouvrir & lui donner un passage libre. Le virus ayant infecté la semence des testicules, elle devient corrosive; & comme elle va séjourner dans les vésicules séminaires, le virus commence à s'exalter & à y causer des ulcères, qui augmentent la chaude-pisse qui coule par les ouvertures du verumontanum (*Planche II. fig. II. B.*), & qui percent quelquefois la vessie, qui se trouve placée au-dessus. L'observation suivante d'un célébre Auteur confirme cette vérité.

Un Colonel Irlandois, dit cet Auteur, étant attaqué d'une chaude-pisse, avec suppression d'urine, mourut en peu de temps: l'ayant ouvert, on trouva un abcès dans les prostates, & un autre dans les vésicules séminaires, qui communiquoit par deux ou trois trous dans la vessie, où le pus passoit facilement; & enfin, un rebord vésiculaire vers le verumontanum, qui traversoit l'uréthre & qui communiquoit d'une prostate à l'autre. Ce rebord avoit empêché le cours de l'urine, & s'étoit ainsi formé parce que les prostates ne pouvoient se décharger de la quantité du pus qui y croupissoit. En effet, elles parurent si distendues, que les vésicules qui les composent, étoient très-visibles & toutes remplies de pus. Il arrive de plus qu'il se fait une fluxion sur les testicules, qui augmente si fort, qu'ils deviennent fort gros, rouges & douloureux: c'est ce qu'on appelle vulgairement, chaude-pisse tombée dans les bourses. On remarque pour lors que la chaude-pisse ne coule plus, & nous voyons toujours que les vaisseaux déférens qui passent à la fléchissure de l'aîne sont très-gonflés, & que même il y reste très-souvent une dureté, après que l'inflammation est passée; laquelle dureté se communique quelquefois aux testicules, qui deviennent squirreux, d'où se forme un hidrosarcocéle. On voit clairement que cette fluxion n'arrive aux testicules, que parce que le virus cesse de filtrer & de s'écouler par les prostates, ou par les autres glandes de l'uréthre, par les raisons que nous avons déja alléguées; mais comme la semence des testicules, après celle des glandes susdites, est l'humeur la plus facile à s'unir avec le virus, ce venin s'unit avec elle dans les testicules, l'épaissit, l'arrête dans son cours, gonfle le nombre infini des petits vaisseaux qui composent le testicule & y gêne le cours du sang; lequel ne pouvant passer facilement, s'arrête de même dans la partie, distend les mem-

branes délicates des testicules, & produit une inflammation. La semence ainsi chargée du virus, y cause sur-tout des abcès & des rongemens, comme nous l'avons déja observé. Tout ceci arrive naturellement, par le seul mêlange que nous avons cité, sans que le virus reflue de là dans le sang & suive la grande route de la circulation; si on y porte les remedes convenables, on empêche la corruption du sang; mais le temps & la négligence conduisent immanquablement le virus, que ces humeurs ont reçu extérieurement, par leur reflux, & donne la Vérole. La Vérole d'emblée prétendue ne peut jamais être passée dans le sang, sans avoir suivi la voie ordinaire; ce qui arrive avec des symptômes internes de cette nature, négligés, qui ont flué imperceptiblement.

La Vérole une fois introduite dans le sang, ces différens dépôts du virus, sur diverses parties, sont assez ordinaires dans le corps. La chaude-pisse négligée la donne: cela est vrai. J'ai vu des personnes qui avoient des chaude-pisses très-violentes & qu'une fiévre survenue avoit entierement arrêtées sans retour; mais qui furent ensuite atteintes de la Vérole, & d'autres, dont la Vérole avoit ensuite redonné la chaude-pisse, supprimée aussi pendant la fiévre; ce qui ne prouve pas qu'il faille avoir la Vérole avant la chaude-pisse, mais que l'on peut avoir la Vérole, en supprimant la chaude-pisse, & que la Vérole peut donner la chaude-pisse, tout comme elle donne les poulains, &c.

L'ardeur d'urine qui accompagne la chaude-pisse, est une suite du gonflement de la phlogose, qui se continue des prostates au verumontanum & au sphincter de la vessie: l'urine, qui auparavant ne causoit aucune fâcheuse impression à ces parties n'étant pas rendue pendant la fluxion, n'y peut passer, dans le temps qu'elles sont enflammées, sans y exciter des douleurs, étant certain que les parties qui sont enflammées ont les nerfs extrêmement tendus, & par conséquent susceptibles du moindre mouvement. Ainsi, ces sels de l'urine, quoique détrempés dans beaucoup de sérosités, ne laissent pas de les ébranler fortement & de causer l'ardeur qu'on sent en pissant. Le gonflement des prostates est quelquefois si grand, par la difficulté qu'elles ont à se décharger du pus qui se forme, qu'elles pressent l'uréthre, qui, comme on sait, en est embrassée vers le col de la vessie, & qu'elles empêchent que l'urine ne coule librement; elle ne sort que goutte à goutte & avec beaucoup de peine & de douleur, & quelquefois point du tout, & alors l'urine se ramasse en quantité dans la vessie, éleve l'hypogastre & enleve bientôt le malade, si on n'y remédie promptement. La suppression d'urine peut encore venir du gonflement du canal vésiculaire, qui communique d'une prostate à l'autre, qui bouche alors si exactement l'uréthre, que l'urine ne sauroit forcer cet obstacle, ni par conséquent sortir.

La Chaude-pisse cordée n'est autre chose qu'une inflammation des corps caverneux, de maniere cependant que le sang croupit en plus grande quantité dans l'un que dans l'autre: que si cela arrive, on voit bien que celui dans lequel le sang s'accumule davantage, sera plus gonflé & plus tendu que l'autre; de sorte que celui-ci étant plus souple, cédera à l'effort de l'autre, & ainsi, le membre viril se tordra, ou dans ce cas les veines seront plus serrées, & le sang ne pourra pas passer si librement, ou plutôt en sortir, pour entrer dans l'hypogastrique: mais parce que les artères honteuses externes, à cause de leur situation, ne souffrant aucune pression, le sang y sera toujours porté & n'en pourra pas revenir, ce qui augmentera encore l'inflammation, & fera paroître la verge monstrueuse.

Il reste à savoir quelle est la cause qui arrête le sang en plus grande quantité dans un corps caverneux, que dans l'autre? Il n'est pas difficile de la trouver, si l'on fait réflexion que la chaude-pisse cordée, ou pour mieux dire, que l'inflammation ne s'étend & ne fait des progrès, d'une maniere bien marquée, dans un corps caverneux, que lorsqu'elle ne coule plus facilement. Le pus, alors retenu dans l'une des prostates, par exemple, reflue, perce & s'insinue dans les voies lymphatiques, vers le corps caverneux, du même côté, pendant que du côté opposé il ne trouve point d'obstacle. D'autres que moi, disent « que dans ce cas, le pus » reflue dans la masse du sang, à raison d'une certaine » pente qu'il trouve à couler plus aisément dans un corps » caverneux que dans l'autre, l'enfile, s'y arrête, y cause » des embarras, & ensuite une inflammation bien marquée ». On peut même dire que le canal de l'uréthre, qui est le véritable siége de la chaude-pisse, étant inégalement gonflé & enflammé, & par conséquent tiraillé, il n'est pas étonnant que la verge se plie & se courbe d'un certain côté, à savoir du côté où il y a plus d'inflammation, de rigidité, de tiraillement; en un mot, des racourcissemens de fibres.

Il est difficile que l'uréthre ne soit considérablement écorché par le continuel passage du pus virulent; mais comme ce mauvais levain croupit principalement à l'extrémité de l'uréthre, fort près du gland, où il agit plus fortement & y excite une plus grande cuisson, c'est cette excoriation de l'uréthre qui fait qu'on a de la peine à redresser la verge, parce qu'en la roidissant, elle se fend intérieurement dans l'uréthre, à cause du peu de souplesse, ou de la grande rigidité qu'ont alors les parois membraneux du canal; il se forme même des ulcères calleux le long du canal, auquel il vient des excroissances qui empêchent le cours de l'urine, & qui font qu'elle sort par différens jets ou fourchue. Ces excroissances ou végétations sont appellées ordinairement carnosités, & en Grec, hypersarcosis.

Les Carnosités (*Planche I. fig. II.* D.) viennent à la suite des chaudes-pisses, mais elles ne sont pas aisé à distinguer des autres accidens que la chaude-pisse occasionne dans le canal de l'uréthre. Il faut observer que quoiqu'il y ait des suppressions d'urine dans la chaude-pisse, & même long-temps après qu'elle est guérie, il ne faut pas croire qu'elles soient toujours produites par ces sortes d'excroissances dans le canal de l'uréthre. Il est vrai qu'on trouve quelquefois, en sondant, un obstacle qui fait soupçonner une excroissance; mais il faut remarquer si le malade rend toujours l'urine fourchue, ce qui est une marque assurée que le canal est embarrassé par quelques excroissances. Cependant la plus grande partie des Médecins & des Chirurgiens soutiennent qu'il y a toujours carnosité dans la chaude-pisse, lorsque le malade se plaint d'une suppression, ou difficulté de pisser; mais lorsque le symptôme n'est pas continuel, qu'il ne se manifeste que de temps en temps, il faut avouer qu'ils se trompent, puisque l'excroissance étant toujours permanente, ne peut se dissiper & renaître. Plusieurs Chirurgiens habiles prétendent qu'à l'ouverture des cadavres des gens morts, à ce qu'on croyoit, de carnosités, qui avoient causé une suppression d'urine, ils n'ont trouvé autre chose que quelques petits points noirs le long de l'uréthre, sans aucune excroissance, & toujours les prostates entierement gonflées & quelquefois même squirreuses, & souvent remplies de pus. Ce canal vésiculaire, qui communique d'une prostate à l'autre, étant gonflé, pouvoit faire soupçonner des carnosités, & alors la bougie au bout de laquelle est le corrosif, est dangereuse.

On sait que la prostate squirreuse, ou rendue calleuse, par les chaude-pisses qui ont précédé, gêne toujours le passage de l'urine; de-là vient que par la moindre agitation du corps, ou par le moindre mouvement du sang, ou par la fiévre, sur-tout dans les femmes, ou par l'exercice du cheval, ou en courant, ou quelquefois par une colere, ou par une autre passion violente, le sang abondant dans les parties a de la peine à passer à travers les prostates; il s'y arrête, les gonfle, & presse le canal de l'urine, d'où vient la suppression & difficulté de pisser. Quelquefois le sang se répand dans les prostates, suppure sourdement, & y forme par-là des chaude-pisses non virulentes; souvent même le passage du sang est si interrompu, que non-seulement les prostates s'abcédent, mais encore les parties voisines, la vessie, l'anus & les testicules, d'où s'ensuit une suppression d'urine; enfin, cette inflammation dégénere quelquefois en gangréne, lorsque le sang a extravasé: au lieu de suppurer, elle ronge la partie.

Il reste souvent, après la guérison d'une chaude-pisse, un écoulement purulent, qui ne cause aucune douleur, ni ardeur en pissant, qui augmente de temps en temps, surtout après des débauches & des exercices violens, à pied & à cheval. Le pus qui sort, est une preuve que l'ulcère n'est pas entierement guéri & que la plaie s'ouvre de temps en temps; c'est-à-dire, que le sang, en circulant dans les prostates, ou autres glandes de l'uréthre, passe plus difficilement dans l'endroit ulcéré & à moitié cicatrisé; il laisse dans l'ulcère le mauvais levain dont il est surchargé, & ne pouvant passer au travers de la cicatrice, sur-tout étant rarefié par la débauche, ou par quelqu'autre cause occasionnelle, il s'y arrête, il suppure, & rend l'écoulement abondant; mais cet écoulement n'est pas proprement

une chaude-pisse ; mais un reste de vieille chaude-pisse, ou bien, si l'on veut, une vieille chaude-pisse, qui est bien différente de celle que le virus occasionne.

On remarque encore qu'après que la chaude-pisse est entierement guérie, il reste encore un écoulement d'une matiere visqueuse, transparente & limpide, & qui ne vient que de ce que le sphincter des petits vaisseaux excrétoires des prostates, ou autres glandes de l'uréthre, sont rongés par le passage du pus, & ne peuvent plus retenir la semence dans la cavité de ces glandes: quelquefois le vérumontanum étant rongé, la semence des vésicules séminaires coule sans s'y arrêter, ce qui cause souvent l'impuissance de la jaculation, & ce qui n'arrive cependant qu'après plusieurs chaude-pisses bien guéries ; mais qui laissent le vérumontanum presque toujours enflammé, & les nerfs fort tendus; de sorte que la semence, en sortant des vésicules séminaires, au lieu d'y exciter un chatouillement, cause des vives douleurs, par la forte impression que les nerfs reçoivent ; enfin, nous voyons que ceux qui ont des chaude-pisses ont de la peine à retenir les dernieres gouttes d'urine, le sphincter de la vessie n'étant pas assez souple pour se resserrer entiérement, ce qui est causé par la sérosité qui a trop imbibé les fibres ; de sorte que, soit la disposition inflammatoire du vérumontanum, soit le relâchement du sphincter, ou le gonflement de cette partie, par le sang qui y séjourne trop, sans y lâcher la sérosité convenable, ou par la trop grande quantité qu'il y dépose ; ce sont toujours des suites, des embarras qui se trouvent dans les prostates, qui ont empêché le libre cours du sang, & l'ont obligé de passer en plus grande quantité qu'il ne devroit dans les canaux voisins, qui se distendent alors & se gonflent à leur tour.

La chaude-pisse des femmes dégénere souvent en fleurs blanches, & laisse un ulcère dans la matrice, qui ne guérit jamais ; mais qui n'est point virulent. Dès qu'une fois la matrice est ulcérée par le virus, l'ulcère est difficile à cicatriser, parce qu'on ne peut la dessécher, la partie étant toujours arrosée d'un suc extrêmement salé, qui renouvelle presque à tout moment l'ulcère.

LES PORREAUX (*Planche III. fig. III.* B, C.) naissent autour du couronnement du gland, sur le prépuce intérieurement & extérieurement sur le corps, de la verge, au frenulum (*Planche IV. fig. III.* P.). Celles qui naissent au frénulum & sur le gland sont douloureuses, sur-tout dans l'acte vénérien, où elles deviennent souvent découpées.

LES VERRUES (*Planche II. fig. I.* D.) ne sont pas d'une substance différente de la peau ; c'est proprement la peau qui sort en saillie ; en dehors, elles sont nourries du sang, par une artère qui s'y distribue ; une veine rapporte le superflu, & un nerf les anime, puisqu'elles sont si sensibles. Il ne faut pas que le virus ait épaissi le suc nourricier si fortement que dans les callosités : le sang infecté produit ces symptômes, comme il produit les autres qui en dépendent, suivant la route qu'il prend. Ainsi, il ne faut pas être surpris si le sang, pénétré du virus dans la lymphe où réside cette maladie, produit des fics, des condylômes, & autres accidens. Personne n'ignore que nos parties ne soient nourries de cette lymphe, qui en est le baume ; puisque les piéces que l'on lave, perdent les particules rouges du sang ; & la lymphe est la seule humeur qui s'arrête dans leurs pores, sans se corrompre, mais plutôt se transforme en leur propre substance. Cependant, il arrive bien des maux, qui sont la suite des mauvais sucs qui se mêlent dans la lymphe, dont la Vérole est l'un des plus dangereux, ainsi que la rage.

Les verrues sont formées par le mêlange de la lymphe avec le virus, c'est-à-dire, que le sang qui en est infecté, en circulant dans la verge, ou autres parties, au lieu de laisser dans les pores de la peau un suc propre à leur nourriture, principalement aux papilles qui s'y élevent au-dessus du réseau, il décharge un suc très-épais, qui ne peut en sortir, ni être dissipé ; de sorte que dès qu'une fois la papille est embarrassée, le sang qui y est porté n'en peut revenir aisément, parce que la base se trouve gênée par le réseau de la peau, qui la perce & qui l'étrangle ; c'est pour cela qu'on voit les verrues plus petites, par leur base. Cependant le sang séjournant trop dans les papilles, distend les fibres & les pores qui les forment, qui sont alors capables de recevoir plus de suc nourricier ; & comme ce suc est toujours plus épais, par la raison que l'on vient de dire, il n'en peut sortir, ni même transpirer. Quelquefois le virus dont il est chargé s'y développe, ronge les verrues, & les rend toutes frangées, & souvent enflammées ; alors on les appelle *Crêtes*.

LES CONDYLÔMES ou verrues qui viennent au fondement (*Planche IV. fig. I.* A, B, C.) sont beaucoup plus grandes & plus longues que celles qui naissent sur le corps de la verge, soit que les papilles y soient plus considérables, comme celles que l'on voit dans les poulets & les coqs d'Inde, soit parce qu'elles sont continuellement distendues & irritées par la sortie des matieres : on les appelle *Condylômes* ou *Crêtes* ; de sorte que le suc nourricier y étant arrêté en plus grande quantité, il ne faut pas être surpris si ces papilles croissent si fort, & si elles pendent quelquefois comme des crêtes de coqs. Elles empêchent de pouvoir s'asseoir aisément ; on ne peut se mettre que de côté. Parmi les condylômes, il naît souvent des pustules qui enflamment le fondement.

Les verrues, porreaux, ou condylômes, sont toujours des marques infaillibles que le virus a infecté la masse du sang, sans qu'on puisse espérer de l'en faire dénicher, que par les grands remedes. Il les faut donc regarder comme des symptômes certains de la Vérole, étant difficile de penser que le suc nourricier soit infecté à ce point, qu'il s'arrête dans les parties, sans concevoir en même temps qu'il est répandu généralement par tout le corps, & que tôt ou tard il se développeroit & causeroit quelques symptômes véroliques, tout-à-fait désastreux.

LES DARTRES VÉROLIQUES (*Planche I. fig. I.* A.) naissent au scrotum, à la cuisse, au col, derriere les oreilles, & en d'autres endroits du corps qui étoient couverts de croûtes calleuses. Si on considere attentivement les dartres, on verra que ce ne sont qu'une infinité de petits ulcères, qui rongent la peau, & qui se joignent ensemble. Elles commencent ordinairement par des petits boutons rouges, qui s'écorchent ensuite. Celles-là marquent que les glandes de la peau sont d'abord embarrassées, par le virus qui a épaissi la matiere de l'insensible transpiration, & qui a donné lieu au sang d'y circuler avec peine, & de causer la rougeur qui les acompagne ; mais comme la matiere de l'insensible transpiration est fort saline, le virus ne la tient pas long-temps épaissie ; il s'en dégage insensiblement, & ronge le tissu de la peau, qu'il imbibe d'un suc corrosif; de sorte que le sang, en circulant, laisse dans l'endroit écorché une humeur saline, ou calcineuse. En un mot, c'est un nouveau filtre qui se forme, & qui sépare du sang, non-seulement le virus dont il est surchargé, mais encore d'autres mauvais levains. En effet, si on détruit le couloir par quelques remedes externes, il revient des dartres ailleurs, ou quelqu'autres accidens plus fâcheux. C'est le virus qui se sépare dans les dartres, qui cause toutes les callosités qui les accompagnent, en épaississant la lymphe & le suc nourricier, caractere qui convient aux dartres véroliques.

Si ces dartres attaquent plutôt le fondement que le scrotum, l'aile du nez, le derriere de l'oreille, cela ne vient que de ce que ces parties séparent une transpiration plus saline que les autres, & qui a plus d'analogie avec le virus ; car la transpiration de toutes les parties du corps n'est pas la même. Dans les unes, elle est plus liquide ; dans les autres, elle est plus salée ; enfin, il y en a de fort épaisses. Les glandes qui séparent ces humeurs, sont par conséquent différentes : on en voit de plus grandes les unes que les autres. On observe que les glandes salivaires, les glandes du palais, les amygdales, séparent une salive plus épaisse que les parotides. C'est pourquoi le virus vérolique agit plus fortement sur la partie de la transpiration, qui est la plus visqueuse. On ne peut douter que celle qui transude des oreilles, du nez, du fondement, & du scrotum, ne soit plus épaisse & plus visqueuse, puisqu'il y a toujours de la crasse par-dessus la peau, & que ces parties exhalent une odeur dégoûtante, si on n'a le soin de les tenir propres. De là vient sans doute que les dartres que l'on guérit à l'aisselle, & à l'aile du nez, vont ressortir au fondement & au scrotum.

LES PUSTULES VÉROLIQUES (*Planche II. fig.* I. E.) naissent principalement à la tête, au front, au scrotum, aux cuisses, aux jambes, & généralement par tout le corps ; elles sont rouges, & forment des boutons beaucoup plus

gros que ceux des dartres, dans leur commencement : outre cela, elles sont couvertes de croûtes blanches & séches, sur-tout celles du front & de la tête. Elles sont petites dans leur principe, & augmentent peu-à-peu : elles n'attirent que rarement une suppuration ; mais plutôt une rougeur de la partie. On ne peut douter que les glandes de la peau ne soient embarrassées par une matiere visqueuse & trop saline, qui empêche le cours du sang dans cette partie & y cause la rougeur qu'on y observe ; mais comme la matiere de la transpiration, qui a été épaissie par le virus, ne peut rester long-temps assoupie dans ces glandes, sans que les sels qui y abondent ne s'y dégagent, il arrive bientôt que la pustule ne reste pas toujours dans son entier & que la peau qui la couvre en est bientôt rongée : c'est ce qui fait les croûtes sanieuses quelquefois, & ordinairement séches & comme calcinées. Elles paroissent en plus grande quantité au front qu'en d'autres parties ; parce que les glandes cutanées y sont en plus grande quantité, plus grosses, & séparent une humeur plus grossiere. Les pustules qui viennent à la tête, produisent la rache, ou croûtes blanches, qui sont accompagnées de la lopatie, ou croûtes des cheveux, qui arrivent, parce que le suc nourricier, devenu trop grossier, ne peut monter dans le tissu trop serré de ces petites plantes ; semblable au suc de la terre, qui ne monte pas dans les arbres l'hiver, à cause de son peu d'action, & de son épaississement. Il arrive encore que le virus déchire les bulbes des cheveux, & qu'ils se durcissent en forme de croûte. Tout le monde sait que la transpiration de la tête est fort épaisse, & qu'ainsi, ne pouvant s'exhaler, elle se mêle avec le virus, qui creuse des ulcères si profonds dans les Vérolés, qu'il rongent souvent les deux tables du crâne, jusqu'à la dure-mere, lesquelles tombent en caries noires, comme si elles avoient été brûlées.

Des Douleurs Véroliques.

La Vérole, lorsqu'elle est tant soit peu invétérée, se manifeste par des douleurs qui sont tantôt particulieres, tantôt universelles ; leur caractere distinctif est d'avoir été précédé de quelque symptôme vérolique, comme chaude-pisse, chancre & poulain, & d'augmenter pendant la nuit. Ces douleurs attaquent souvent la tête : on se plaint de migraines insupportables, qui font perdre l'esprit ; tantôt elles attaquent les muscles, & ce sont des douleurs rhumatiques, qui font une peine extrême ; tantôt, & principalement, elles attaquent les ligamens des articulations. Ces douleurs artrictiques sont les plus considérables ; souvent la Vérole est si enracinée, qu'elle se fait sentir jusque dans la moëlle des os.

A l'égard des douleurs *artrictiques* & *rhumatiques*, on voit bien que celles-ci viennent de l'épaississement de la lymphe musculaire, qui se sépare des glandes de cloptomhavers, dans les gaines membraneuses des filets musculeux, & que les artrictiques viennent de l'épaississement, acrimonie, ou dureté de la lymphe sinoviale, qui est destinée à lubrifier les articulations, & à donner le jeu des ligamens & des tendons qui leur appartiennent.

On observe que les personnes qui font beaucoup d'exercice, quoiqu'accablées de douleurs dans le repos, en sont fort soulagées ; les douleurs mêmes ne sont pas si vives en été qu'en hiver ; on ne souffre pas tant le jour que la nuit ; ce qui ne vient sans doute que de ce que la lymphe devenant plus grossiere & séjournant plus long temps par le repos, s'arrête plus aisément dans les parties, les distend & les gonfle davantage.

A l'égard des douleurs artrictiques, il arrive quelquefois que la sinovie qui se sépare dans la cavité de l'articulation s'y accumule tellement, qu'elle donne très-souvent lieu au relâchement qui attache les os, empêche le mouvement des parties, & de pouvoir même se soutenir.

A l'égard des douleurs rhumatiques, il arrive quelquefois que la lymphe musculaire est si généralement infectée, jusque-là que l'on voit des malades accablés de douleurs universelles, sans aucun mouvement du corps, ayant les jambes si roides, qu'on les casseroit plutôt que de les fléchir.

Quant à ce que nous avons dit, que ces douleurs se font quelquefois sentir jusque dans la moëlle des os ; ce n'est pas que je veuille croire que la substance de l'os soit sensible ; mais il est sûr que le perioste souffre beaucoup, étant extrêmement distendu par le gonflement même de la substance de l'os, & pour-lors la douleur est un symptôme de l'exostose. On voit même quelquefois des tumeurs en diverses parties du corps, dures de leur nature, & suivies de douleur ; elles sont produites par une lymphe épaissie, qui embarrasse les glandes conglobées, les gonfle, & distend les membranes, de sorte que le sang ne peut y circuler librement, & y séjourne long-temps ; ce qui paroît par la rougeur qui accompagne la douleur : ajoutez à cela les douleurs que cause l'humeur rongeante qui découle des caries, ou des ulcères des différentes parties du corps.

Enfin, la douleur de tête qui accable entierement les malades, est ordinairement rhumatique & par conséquent externe ; elle est l'effet de la même cause que celle des autres parties ; elle se termine ordinairement par quelque tumeur dure qui naît de la substance même de l'os. On voit quelquefois le diploé carié & la premiere table entierement rongée en plusieurs endroits, sans compter plusieurs nodus qui s'élevent çà & là, & qui causent des douleurs insupportables. On observe que les douleurs de la tête sont presque toujours suivies de quelque tumeur qui ne suppure jamais, ou de gonflement du crâne.

Des Ulceres du Corps en général ; *des Caries & des Exostoses.*

Les ulcères véroliques sont presque toujours calleux ; ils viennent aux amygdales, au palais & dans la bouche : on en voit au nez qui rongent & emportent les ailes, & qui exhalent une mauvaise odeur ; on en remarque aux yeux qui causent des ophthalmies, & dans le premier conduit de l'oreille, qui sont accompagnés de surdité ; enfin, les ulcères naissent au fondement, aux jambes, aux cuisses, aux pieds, &c. Et non-seulement les parties externes, mais encore les parties internes sont ulcérées, puisqu'il y a des Vérolés qui tombent dans la phthisie. Il n'est pas difficile d'expliquer les ulcères qui viennent aux parties glanduleuses, puisque le virus s'allie aisément avec les sucs qui s'y sépare & les rend corrosifs. Ainsi, la salive des amygdales, fort corrosive de sa nature, étant infectée du virus, au lieu de couler doucement, sans altérer la glande, elle y séjourne long-temps, par l'épaississement qui lui est arrivé, & y attire une inflammation, en arrêtant le passage du sang ; mais la salive devenant corrosive, tant par son séjour, que par son alliage avec le virus, ronge le tissu des amygdales & y cause des ulcères, qui s'étendent aux environs, & emportent quelquefois la luette. J'ai vu même un malade à qui l'épligotte avoit été rongée, de sorte qu'il ne pouvoit avaler ni solides, ni fluides ; tous les alimens, au lieu de tomber dans le pharinx tomboient dans la tranche-artère, & lui causoient une toux suffoquante : il mourut quelques jours après comme un désespéré.

On doit expliquer de même les ulceres qui viennent au palais, au premier conduit de l'oreille, aux yeux, au nez, le virus ayant infecté les humeurs qui se séparent dans ces endroits, qui sont tous parsemés de glandes.

On voit des personnes qui ont des ulcères à la bouche, si malins, qu'en peu de jours la gangrène se met dans toute cette partie, sur-tout à celles d'un tempérament fort ardent, à qui ces accidens arrivent ; celles qui ont le sang fort âcre y sont aussi sujettes. D'abord que la partie est ouverte par le virus, il se forme comme un espéce de filtre, qui sépare beaucoup d'impuretés, qui rongent entierement les endroits par où elles passent.

Toutes les inflammations avec ruption de vaisseaux, qui arrivent aux Vérolés, sont fort opiniâtres, & ne cédent que très-difficilement aux remedes ordinaires. La raison est évidente ; c'est que le sang étant chargé de virus, ce mauvais levain se développe avec lui, par la fermentation ; de sorte que le pus étant chargé d'un suc vérolique, creuse profondément les parties, & épaissit considérablement la lymphe, ou le suc nourricier. Ainsi, ces inflammations dégénérent en ulcères calleux & peuvent venir en toutes sortes d'endroits du corps, lorsqu'on a la Vérole : ce sont ici les signes qui nous font juger, sans autres accidens, qu'une personne a la Vérole, sur-tout quand elle a été attaquée des symptômes dont on a parlé. Les condylômes attirent souvent des inflammations au fondement, qui dégé-

nerent


C
G
Fig. 2.
M



nerent en suppuration & en ulcères fistuleux; les hémorrhoïdes y ont aussi beaucoup de part; le sang arrêté dans les veines, par la sécheresse des matieres fécales, en ronge le tissu, par le virus dont il est chargé.

L'ulcère du premier conduit de l'oreille est accompagné de surdité; dans le commencement il n'y a qu'un gonflement dans les glandes qui tapissent le canal osseux, & un écoulement d'une sérosité piquante qui enflamme tout le conduit & relâche le tympan; de sorte que les vibrations de l'air, outre qu'elles ne sont pas si fortes, ne peuvent pas toutes venir jusqu'au tympan. Dans la suite, le pus devient corrosif; & non-seulement il ronge le conduit acoustique, mais encore le tympan, & carie même les os, qui forment la caisse du tambour & ceux qui y sont contenus: c'est ce qui cause la surdité. Si on entend encore quelque peu, cela vient de ce que les vibrations de l'air peuvent encore frapper le tympan, dont le tissu est formé par une branche de la paire molle.

Les ulcères qui naissent autour des cils, sont les suites du virus qui a rendu l'humeur de la chassie, non-seulement épaisse, mais corrosive; de sorte qu'il ne faut pas être surpris s'il y a des ulcères dans l'extrémité des conduits. Ainsi, les poils tombent & se déracinent au plutôt, leur bulbe étant rongée par l'âcreté des humeurs véroliques, ou parce que l'humeur qui nourrit les poils est rendue trop visqueuse, par le virus, pour pouvoir pénétrer dans le corps des poils, pour les nourrir. C'est par l'une & par l'autre de ces raisons, que la barbe & les sourcils tombent quelquefois à ceux qui sont attaqués de la Vérole; c'est aussi par cette raison qu'on voit certains endroits dans le menton, aux sourcils, à la tête, où les poils ne reviennent jamais; & d'autres, qui, après être tombés, reviennent; parce que l'humeur qui nourrit les poils, est seulement devenue trop épaisse; au lieu que dans ceux qui sont chauves, les bulbes des cheveux ont été entierement rongées.

Il vient quelquefois des ulcères dans le grand canthus des yeux, qui dégénerent en fistule lacrymale, ce que l'on ne peut attribuer qu'aux larmes qui ont été infectées du virus, lequel, par le tranchant de ses sels, enflamme non-seulement la partie, mais encore les points lacrymaux; de sorte que les larmes qui sont obligées de couler abondamment, par l'irritation, ne pouvant passer par le conduit nazal, sont obligées de se répandre sur les joues, d'où vient le larmoyement. Il arrive encore que celles qui peuvent passer par les points lacrymaux dans le conduit, s'arrêtent dans les deux points de la jonction des deux points lacrymaux, & y causent des ulcères qui carient, ulcerent la partie en forme de furoncle, de sorte que la fistule lacrymale survient souvent au larmoyement.

Il arrive que des personnes deviennent aveugles, non par l'obstruction des nerfs optiques, comme dans la goutte-sereine, mais par l'épaississement de l'humeur vitrée & cristalline, qui perdant sa transparence, empêche que les rayons de lumiere ne puissent aller frapper la rétine. La nature sallée & acide du virus est très-propre à produire cet effet sur les humeurs qu'elle coagule. On voit une infinité de concrétions de l'humeur aqueuse, qui semblent former des cataractes, lesquelles en voltigeant dans cette humeur, font paroître les objets tantôt percés comme une toile d'araignée, tantôt comme des moucherons; ce qui vient du relâchement des glandes, qui laissoit passer dans la capacité de l'humeur aqueuse ces concrétions lymphatiques, épaissies par le virus, qui confirment mon hypothèse. Il est rare que par les grands remedes on revienne de ces accidens. On en voit pourtant dans ce cas qui la recouvrent assez bien, pour pouvoir se conduire à lire & à écrire, ce qu'ils ne pouvoient faire avant les grands remedes qu'ils ont soufferts.

Le virus ne se contente pas d'attaquer & d'ulcérer les parties externes; il ulcere aussi quelquefois les parties internes. En effet, la sérosité lymphatique qui humecte intérieurement les vésicules des poumons, & qui se sépare dans les glandes dont elles sont tapissées, étant chargée & infectées du virus, bouche & gonfle les glandes, & ulcere les vésicules: l'ulcère étant une fois formé, comme ces tubercules viennent bientôt à suppurer, il survient les accidens de la phthisie, l'oppression de poitrine, fiévre lente, redoublement & desséchement.

Le virus a tant de force, que non seulement il ulcere les parties molles de notre corps, mais encore il ronge les os, il y cause des caries, comme nous l'avons déja dit. Ces caries viennent ordinairement aux os du crâne & aux os spongieux du nez, du palais, à l'os de la mâchoire. On en voit aux apophyses tronverses des vertébres du dos, aux côtes, & généralement dans tous les endroits de notre corps.

La carie se fait en deux manieres, ou par cause interne, ou par cause externe. J'appelle cause externe, lorsque c'est une suite de l'ulcère, & que le pus, devenu corrosif par le virus qui l'infecte, attaque les os & les ronge; lorsqu'une fois l'os est découvert, le sang & le suc nourricier contenus dans les cellules se portent vers l'endroit rongé, à cause du peu de résistance qu'ils y trouvent: le sang y cause une sérosité saline, qui non-seulement relâche la partie, mais encore agrandit l'ulcère. C'est ainsi qu'on voit quelquefois, comme nous l'avons dit, les ulcères du premier conduit de l'oreille dégénérer en carie, qu'entretiennent par conséquent l'ouverture & l'écoulement sanieux. C'est encore pour cette raison que les ulcères du palais, du nez, sont souvent l'origine des caries qui arrivent à ces parties; mais lorsque la carie vient de cause interne, elle commence toujours par l'intérieur de l'os, & l'extérieur n'est ouvert que par la matiere qui creuse de dedans en dehors. Pour lors, il faut concevoir que les sucs qui nourrissent les os, ou qui servent à les rendre plus souples & moins cassans, sont infectés du virus. Sur ce principe, lorsque la lymphe qui nourrit les os sera chargée de virus, elle s'arrêtera dans leurs cellules par son épaississement. Ainsi, le sang ayant de la peine à passer, laissera séjourner la sérosité, laquelle en relâchant les fibres des os, causera d'abord une tumeur, que nous appellons exostose, & qui est fort douloureuse, par la forte distension du perioste; mais enfin, le virus qui arrête & infecte le suc nourricier osseux, venant à se développer, rongera les os; de sorte que l'on voit toujours que les caries des os commencent par des exostoses. Il faut penser la même chose à l'égard de la moëlle, qui ne sert à autre chose qu'à ramollir les os & à les rendre moins cassans, laquelle étant chargée de virus vérolique, ronge les cellules qui la contiennent, & donne lieu à la nourriture des os de s'arrêter dans leur substance, de les ronger, & de les rendre vermoulus; de sorte que la substance de l'os paroît non-seulement gonflée & exostosée, mais encore friable, ne pouvant soutenir les choses qui y sont attachées, ni les moindres mouvemens du corps. C'est ainsi que l'on voit quelquefois le tissu gâté, aussi bien dans le calcaneum que dans l'astragal; mais plus rarement dans le fémur, à cause de sa solidité. Les caries & le gonflement des vertébres sont encore les effets de cette espéce de moëlle qui abreuve les cellules osseuses dont elles sont composées, & qui se trouve épaissie, de même que l'humeur qui se trouve dans le diploé, qui fait quelquefois en certains endroits des caries, & en d'autres des nodus douloureux, suivant que le virus est plus ou moins développé. S'il agit sur l'os, il le ronge & cause ces caries; mais s'il est enveloppé, il ne fait qu'épaissir la moëlle & causer des tumeurs, qui sont accompagnées de maux de tête insupportables, sur-tout lorsqu'on se peigne, à cause des grandes distensions que souffre le péricrâne.

De la Fiévre lente & de l'Hydropisie Vérolique.

Ces deux symptômes n'arrivent que lorsque la Vérole jette de profondes racines dans le corps, & qu'elle s'est déja fait sentir par des douleurs insupportables. En effet, il est difficile d'être accablé de douleurs & de veiller, sans que la fiévre ne survienne, puisque le sang est continuellement agité par des violens mouvemens des solides qui abattent furieusement le corps, & le réduisent à la fin dans le dernier anéantissement. D'un autre côté, il est impossible que les alimens se digerent bien dans l'estomac, les sucs digestifs étant infectés du virus; ce qui fait qu'on perd l'appétit, & qu'on a des frissons & des redoublemens réglés, qui sont plus grands lorsqu'on a mangé davantage. Les crudités des premieres voies épaississent le sang, & causent des obstructions dans les viscères, ce qui n'augmente pas peu la corruption du sang & les mauvais levains qui se développent dans la masse; de-là vient que la partie fibreuse dans les viscères se sépare de la séreuse, multiplie les obstructions, pendant que cette derniere s'échappe dans la cavité du bas-ventre, ou de la poitrine. De cette maniere se forme l'hydropisie.

Il peut encore se faire que la fiévre lente soit produite par le virus, sans qu'il soit arrivé aucun embarras dans les viscères, en épaississant un peu le sang, & en faisant séparer de l'estomac un ferment crud, indigeste & incapable de dissoudre les alimens; de sorte qu'en passant dans le sang, il cause, après, une fermentation considérable, qui allume la fiévre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces redoublemens ou accès de fiévre ne cédent point au kina, ni à aucun remede; tant il est vrai que ces crudités sont d'une différente nature, & ne peuvent être détruites par le kina; mais très-aisément par le mercure; ce qui ne laisse aucun doute qu'elles ne soient véroliques.

Diagnostics des Maux Vénériens.

On peut considérer le virus vénérien en deux états différens; premierement, dans son commencement, peu de temps après le commerce impur, lorsque les concretions lymphatiques sont encore récentes, tendres & faciles à être brisées, & détruites par les remedes ordinaires antivénériens internes, comme la tisane de gayac, d'esquine, les préparations mercurielles; secondement, dans son état ou degré de maturité, lorsque les concretions lymphatiques ont acquis ce degré de finesse & en même temps de dureté, qu'elles ne peuvent être attaquées efficacement & détruites entierement, que par les spécifiques antivénériens, qui sont le mercure vierge, jetté dans le sang par l'habitude du corps & par le moyen des frictions. Le virus, considéré dans ce second état, est la Vérole. Dans le premier état, il ne porte pas le nom de Vérole, quoique ce soit vraiment le germe de cette maladie, qui n'a encore atteint qu'une portion de la lymphe hors du sang, & dans les conduits & réservoirs particuliers: alors le virus porte le nom de symptômes ordinaires, ce qui se manifeste peu après le coït impur, comme chaude-pisse simple, cordée, carnosités, &c.

Les accidens ou symptômes du virus, considérés dans le second état comme dans la Vérole, sont les symptômes graves dont nous venons de parler, entre lesquels il faut compter les poulains, les dartres, les ulcères, les caries, les anchilops, les exostoses, les douleurs rhumathiques, artrictiques ou osseuses, les porreaux ou condylômes, la fiévre lente, l'hydropisie, la phthisie, &c.

Parmi ces maux vénériens, les uns sont par eux-mêmes les signes clairs & décidés de l'existence du virus dans la masse du sang; ce virus n'ayant accoutumé de se manifester à découvert autrement que par eux. Tels sont, comme nous venons de dire, les poulains, porreaux & condylômes, les exostoses qui viennent ordinairement d'un chancre impur; les autres sont moins décidés, quoiqu'ils annoncent l'arrivée du virus dans le corps. Il n'est pas démontré cependant que ce venin se soit emparé du sang. Tels sont la chaude-pisse, les carnosités, les chancres, &c. C'est aussi ce que nous venons encore d'observer. D'autres symptômes sont moins clairs & moins certains, étant moins communs, & paroissent comme des maladies à part, distinguées de la Vérole, quoiqu'elle en soit souvent les effets. Tels sont les douleurs supposées véroliques, les ulcères d'aventure, les caries, certaines ophthalmies, fiévre lente ou même intermittente, cancers, hydropisies, phthisies, paralysies, &c. qui sont souvent vraiment véroliques, & plusieurs fois accidentelles. On diroit que le virus voudroit se soustraire aux yeux du Médecin, en se cachant pour ainsi dire sous ces maladies, qui peuvent avoir d'autres causes, & dont le virus prend la forme, moyennant certaines dispositions.

On les développe, premierement, quand on peut les dissiper par des remedes appropriés, & au contraire quand le mercure seul mord dessus; secondement, quand ils surviennent sans cause évidente, si ce n'est le commerce impur, ou la descendance de parens vérolés.

Troisiémement enfin, quand ils ont été précédés des symptômes clairs & certains du virus vérolique communiqué, & qu'on a lieu de croire que le virus n'a pas été détruit & expulsé de la masse du sang, les remedes convenables n'ayant pas été administrés du tout, ou ne les ayant pas été en régle.

Prognostics des Maux Vénériens.

Le chancre vénérien est dangereux, sur-tout lorsqu'il est accompagné de beaucoup de callosités qui gênent le cours du sang, & attirent sur la partie une inflammation qui tend quelquefois à gangréne. Lorsque le sang arrêté est fort corrosif, il arrive quelquefois que les artères honteuses s'ouvrent par l'érosion, & qu'elles versent beaucoup de sang, si on n'y remédie promptement. Mais si les chancres ne sont pas accompagnés de pareils accidens, comme de phimosis, ils ne sont point dangereux. Ceux qui viennent au frenulum sont très-dangereux. De tous les maux vénériens, les chancres sont ceux qui donnent le plus souvent la Vérole, parce que l'ouverture n'est pas assez grande, ni la suppuration assez abondante pour évacuer le virus dont la lymphe se trouve infectée.

D'ailleurs, comme ils ne paroissent communément que long-temps après le commerce impur, le virus peut avoir déja infecté le sang; de sorte que je crois qu'il y a très-peu de chancres qui ne donnent la Vérole, quelque précaution que l'on prenne. Il faut dire la même chose des pustules véroliques, même de celles qui viennent après le coït impur.

Les bubons vénériens *V. G.* Les poulains ne sont pas un grand mal en eux-mêmes, cependant ils ont coutume de donner la Vérole, à moins qu'ils ne suppurent abondamment, & qu'on ait eu soin en même temps de donner des remedes internes propres à combattre le virus; & encore avec tout cela, il est incertain si les bubons, quoique guéris, n'ont pas laissé du virus dans la masse du sang.

La chaude-pisse virulente est en elle-même plus dangereuse que les chancres & les poulains; elle est suivie des accidens plus fâcheux. On craint toujours une suppression d'urine, ou quelqu'inflammation à la vessie, aux vésicules séminaires, aux testicules & autres parties voisines, qui se gangrenent quelquefois, & enlevent les malades.

En revanche, la chaude-pisse est un des maux vénériens qui donne le moins la Vérole, parce qu'il se fait une évacuation grande du virus avant que la masse du sang soit infectée.

Les chaudes-pisses, les chancres, les bubons, les pustules véroliques qui viennent long-temps après le coït impur & sans cause évidente, supposent la Vérole dans le corps des personnes à qui ces accidens paroissent, comme aussi les dartres véroliques, les douleurs, ulcères, caries & exostoses véroliques, les porreaux ou condylômes, &c.

Les condylômes, outre qu'ils supposent la Vérole même souvent enracinée, comme il est dit ci-devant, attirent presque toujours, des inflammations au fondement, qui viennent à suppuration, d'où s'ensuit quelquefois des ulcères fistuleux.

A l'égard des ulcères & des caries véroliques, ce sont des maux très-fâcheux par eux-mêmes, & qui peuvent avoir des suites très-fâcheuses. *V. G.* Lorsque les os du palais sont rongés par l'ulcère & la carie de cette partie, ou bien la luette par l'ulcère des amygdales, on ne peut rétablir la déperdition de substance: on parle toujours du nez; on a une extinction de voix, & on peut craindre que l'ulcère des amygdales n'emporte quelquefois l'épiglotte, ce qui enleve bientôt le malade, ne pouvant avaler les alimens qui pénétrent daus la trachée arterre. Ainsi, parmi les maux vénériens, les uns donnent la Vérole, & les autres la supposent déja donnée & existante.

La Vérole est un grand mal, sur-tout lorsqu'elle est devenue hectique ou habituelle, & que le virus a dégénéré, en s'unissant à d'autres mauvais levains, qui le rendent disproportionné avec le mercure, comme le levain scrophuleux, le levain scorbutique. Pour lors on ne guérit que très-rarement les malades par les frictions mercurielles, quelque quantité qu'on en donne. On peut bien guérir par leur moyen le virus vérolique; mais les autres levains avec lesquels celui-ci s'est uni, subsistent toujours dans le sang, étant toujours hors de l'atteinte de l'action du mercure, étant même disproportionnés avec ce remede, qui ne fait que les développer & les affranchir davantage. J'ai vu des personnes qui n'ont point été guéries la premiere fois, quoique bien traitées, & qui l'ont bien été à la seconde, & d'autres qui ne guérissent jamais bien; ce qui dépend de la nature du virus, qui est plus ou moins altéré, suivant la corruption du sang & de son alliage.

Ordinairement, pendant les grands remedes, ou quelque temps après leur administration, on voit guérir les chancres, les pustules, les porreaux ou condylômes, les plaies & les ulcères véroliques; mais on ne doit point se le promettre, des dartres, des bubons endurcis, des dou-

leurs, des exostoses, de vieilles chaude-pisses, de la surdité, de la cataracte, de la paralysie vérolique, &c. On voit cependant quelquefois ces symptômes s'évanouir pendant les grands remedes.

Des considérations qu'il faut avoir avant que d'entreprendre la guérison de la Vérole.

Si les Vérolés ont des embarras dans le couloir du bas-ventre, & que ces embarras soient squirreux & invisibles, alors la maladie est incurable, parce qu'il est impossible de déraciner & de lever ces sortes d'obstructions endurcies. A l'égard de ceux qui sont visibles, & qu'on a tout sujet de ne pas croire véroliques, étant *V. G.* antérieurs à l'introduction du virus, on ne réussit pas ordinairement dans leur cure, si on n'a soin de les dégager auparavant de les passer par les grands remedes. La raison en est sensible, puisque le mercure, en remuant la masse du sang pour en dissoudre le virus, fait dégager une infinité de levains qui étoient retenus & comme assoupis; de sorte qu'en roulant avec le sang, ils ne peuvent qu'attirer quelques fâcheux symptômes, ou dans la bouche, ou ailleurs, ou même quelquefois allumer une furieuse fiévre, qui jette le malade dans un transport au cerveau, inflammation de poitrine, ou des viscères du bas-ventre; mais si ces embarras invincibles par les remedes ordinaires, sont véroliques, ils se laissent bien vaincre au mercure; mais non pas aux autres apéritifs. Alors, après une préparation convenable, il en faut venir aux frictions mercurielles, & ensuite on vient à bout des obstructions, par les apéritifs ardens, qui sans cela auroient blanchi.

Les Vérolés hydropiques, soit de poitrine, soit du bas-ventre, ou qui sont grandement menacés d'hydropisie dans l'une ou l'autre de ces parties, ne doivent point être entrepris, non plus que ceux qui ont des obstructions squirreuses invisibles, ou des obstructions dans les parties internes, par exemple à la matrice, soit que les maladies soient antérieures au virus, soit qu'elles en soient des suites, on verroit infailliblement périr les malades dans les grands remedes, ou peu de temps après.

Il est très-difficile de guérir un Phthisique vérolé, même lorsque la phthisie n'est que commençante, & qu'elle est l'effet de la Vérole, comme ceux qui ont des crachemens de sang, ou qui ont une toux séche, ou en qui l'on soupçonne des tubercules dans les poumons non suppurés. On doit éviter autant qu'on peut de s'en charger, à cause des grands inconvéniens, par de longues préparations, en mettant le malade à un long usage du lait, soit avant ou après les grands remedes, après & pendant leur administration. On a vu des Phthisiques qui ont été parfaitement guéris, en les mettant au lait pour toute nourriture, avant, pendant, & long-temps après les grands remedes; mais on ne doit point entreprendre un Phthisique vérolé, s'il crache du pus, bien moins encore s'il est réduit dans le dernier desséchement: quand bien même on emporteroit le virus, on ne rétabliroit point le dommage qu'il y a fait; & que le mercure ne manqueroit pas d'augmenter dans le poumon. On prétend cependant qu'on a guéri de ces Phthisiques confirmés, dont l'ulcère du poumon étoit une suite du virus; mais ces exemples sont si rares, & les inconvéniens du grand remede en pareil cas si considérables, qu'on ne doit point du tout s'y fier.

Il n'est pas à propos, ni même de la prudence de traiter un Vérolé scorbutique; il en faut dire autant d'un Vérolé qui a eu un ulcère chancreux dans la bouche, par les remedes; crainte que le mercure, en agitant trop le sang, qui dans un tel homme est facile à prendre feu, & excitant un flux de bouche qui décharne entierement les dents, ne cause une hémorrhagie qu'on a de la peine à arrêter. Si on est obligé d'en traiter, ce qu'on évite tant que l'on peut, il faut les préparer long-temps, soit par les bains, soit par le lait, ou autres adoucissans; il en faut dire tout autant d'un Vérolé scrophuleux. La Vérole est peut-être la maladie la plus difficile à traiter, & qui demande le plus de ménagement, quand elle se trouve compliquée avec le scorbut, ou avec les écrouelles.

On doit aussi user de grands ménagemens, soit avant, soit pendant l'administration des grands remedes. A l'égard des Epileptiques non consommés, dont les accidens sont des suites de la Vérole, des mélancoliques atrabilaires, de ceux qui ont des ulcères simples à la bouche, de ceux qui ont la poitrine naturellement délicate, qui ont des oppressions, qui sont sujets à la toux, en un mot en qui on a lieu de craindre que le mercure n'excite quelque désordre dans les viscères, comme aussi de ceux qui sont atteints de la fiévre avec maigreur, ou des obstructions invincibles du bas-ventre, également à l'égard des paralytiques, s'ils supportent bien les bains.

On peut traiter une femme grosse par les grands remedes; mais il faut ménager les frictions, & employer peu d'onguent, parce qu'on ne peut pas, comme une autre personne, la préparer par les bains. On peut bien la saigner du bras une ou deux fois, la purger doucement, & lui faire user pendant neuf à dix jours de bouillons rafraîchissans, après quoi on en vient aux frictions, qu'on a soin d'écarter. Ainsi, les Vérolés qui peuvent se présenter pour passer par le grand remede, sont de deux espéces; les uns sont admissibles, les autres ne le sont point. Ceux-ci sont, comme nous l'avons déja dit, les Hydropiques, les Phthisiques confirmés, les Epileptiques consommés, & sur-tout si ces attaques ne sont point des suites de Vérole, ceux qui ont des obstructions squirreuses, invincibles, des chancres aux parties internes, comme à la matrice, &c. Nous ne parlerons point de cette espéce de Vérole, comme étant incurable.

Maintenant, à l'égard de ceux qui sont admissibles, il faut les distinguer en trois classes: la premiere renferme ceux qu'on ne doit point admettre qu'avec beaucoup de peine, & dont il est bon de se défaire si l'on peut. Les Phthisiques commençans, comme ceux qui ont des crachemens, des inflammations de poitrine, qui y ont laissé de mauvaises impressions, ou en qui l'on soupçonne des tubercules dans les poumons non suppurés, les Epileptiques non consommés, dont les attaques sont des suites de la Vérole, les Scorbutiques, les Scrophuleux, certains mélancoliques atrabilaires, ceux qui ont des ulcères chancreux, sur-tout à la bouche. La seconde classe renferme à la vérité ceux qu'on admet communément; mais avec attention cependant sur les préparations & le ménagement que l'on doit avoir dans l'administration des frictions. Tels sont ceux qui ont la poitrine délicate, un tempérament mélancolique, qui ont de vieilles obstructions dans le bas-ventre, ou des ulcères simples dans la bouche, les Paralytiques, les femmes grosses.

A l'égard des obstructions du bas-ventre, il faut les lever pendant la préparation, si elles ne sont pas véroliques; si au contraire elles le sont, on ne peut les vaincre que pendant ou après le grand remede.

Enfin, la troisiéme classe renferme ceux que l'on entreprend volontiers & sans peine, ni même sans grande précaution, à savoir ceux qui, à la Vérole près, sont d'ailleurs bien constitués, & n'ont rien qui doive faire craindre l'action du mercure. On peut obvier aux désordres que le mercure pourroit faire à ceux qu'on entreprend: on a coutume de prendre des précautions qui consistent premierement, avant les frictions, à préparer le malade d'une maniere bien convenable à son état; secondement, dans le temps des frictions, être attentif aux avant-coureurs des désordres que le mercure peut causer.

En ce qui concerne les préparations qui doivent précéder le temps des frictions, elles doivent être plus ou moins longues, suivant l'état où se trouve le malade *V. G.* S'il est question d'un Vérolé de la premiere classe, il faut le préparer pendant une, deux, & même quelquefois trois saisons, par des humectans & adoucissans, comme bouillons d'écrevisse, bouillons de poulet, laitage, crêmes, bains, eaux acidules, &c. Si on a affaire à un Vérolé de la seconde, on le prépare pendant une saison, ou une vingtaine ou trentaine de jours. De cette maniere, on prévient les inconvéniens que le mercure pourroit causer, & on facilite l'effet des grands remedes. A l'égard de ceux de la troisiéme, les préparations en une vingtaine ou quinzaine de bains tout au plus.

Traitement dans les grands remedes, *pratiqué à Montpellier.*

Pour ce qui est de l'attention que l'on doit avoir pendant les frictions aux avant-coureurs des orages que le mer-

cure pourroit exciter, ces désordres sont l'inflammation de poitrine, ou celle du cerveau. Il faut savoir que son effet est d'atténuer, de briser la masse du sang, & par conséquent de procurer des évacuations plus grandes qu'à l'ordinaire. Ces évacuations se font sentir par quatre endroits différens; savoir par les urines, par les sueurs, par les selles & par la salivation. La premiere est la plus désirable & la moins incommode de toutes; la seconde est à craindre; mais la troisiéme & la quatriéme, qui est la plus fâcheuse, est celle dont on doit éviter la trop grande fougue ou abondance, à cause des maux qu'elle a coutume d'exciter, soit dans la bouche, soit ailleurs. *V. G.* Les avant-coureurs d'une salivation abondante, auxquels un sage Médecin doit être extrêmement attentif, en regardant souvent la bouche de son malade; les endroits de la bouche où s'ouvrent les canaux salivaires paroissent un peu enflammés, les lévres s'épaississent; la langue & la bouche deviennent pâteuses, étant un peu élevées; les gencives s'élevent & s'enflamment, & la douleur des dents se fait un peu sentir; le pouls s'éleve; on a un abattement par tout le corps, comme s'il étoit brisé, une douleur de tête qui paroît pesante & grossiere; on sent même des douleurs aux endroits des parotides.

On est quelquefois travaillé de tranchées & de maux de cœur. Tous ces accidens sont des signes prochains du flux de bouche, auquel cas, il faut suspendre les frictions. Quand même ces accidens surviendroient à la premiere ou deuxiéme friction, alors on humecte & on adoucit beaucoup le malade, par l'usage de la tisane & une diéte convenable, par rapport à l'air, au repos & aux alimens. On pourroit même donner un petit lavement légérement purgatif *V. G.* avec la casse. Si le ventre étoit paresseux, cela empêcheroit que le mercure ne se portât trop à la bouche.

Si malgré toutes ces précautions, le flux de bouche se déclare, il faut distinguer si le flux de bouche est peu considérable, & n'incommode pas beaucoup le malade; il faut le laisser couler sans s'effrayer, observant toutes les précautions susdites, sans compter que si le malade avoit quelqu'ulcère à la bouche, il faudroit le toucher avec le collyre de Lanfranc; & quand même le flux se soutiendroit, pourvu que ce fût avec douceur, on ne discontinueroit pas les frictions, ayant soin néanmoins de les donner petites, & fort écartées les unes des autres; deuxiémement, si le flux de bouche devient assez considérable, sans cependant être accompagné d'autre incommodité que celle de baver presque sans cesse; alors pour faire cesser cette incommodité, qui est assez grande par elle même, & pour prévenir en même temps les suites fâcheuses qui pourroient en survenir; il faut, outre les précautions ci-dessus énoncées, savoir diéte exacte, application du collyre de Lanfranc sur les entamures de la bouche, & lavement légérement purgatif; il faut, dis-je, avoir recours à la saignée & à la purgation qui doit être douce. On doit même interdire au malade la soupe du dîner & du souper, & le mettre aux bouillons de trois en trois heures, & par ce moyen on arrête souvent le flux de bouche, ou du moins on le réduit à un point raisonnable. Ce point raisonnable étoit autrefois deux ou trois mouchoirs par jour, & environ, *id est* neuf ou dix onces de bave, de vingt-quatre en vingt-quatre heures, & maintenant on se contente d'exciter un espéce de crachement qui ne fatigue point le malade, & qui n'a même coutume de venir que vers la fin du remede; ce qui étant obtenu, on continue les frictions avec ménagement.

Si malgré toutes les précautions, le flux de bouche devient fougueux & épouvantable, comme il arrive quelquefois à des personnes délicates & très-susceptibles de la moindre impression du mercure, & cela à la deuxiéme ou troisiéme friction; voici à-peu-près les symptômes affreux qui affligent les malades. Ils ont une grande inflammation à la bouche, qui menace de la gangréne; il arrive souvent des hémorrhagies très-considérables par les gencives, sur-tout aux scorbutiques; la langue se borde d'ulcères; le malade ne peut l'attirer dans la bouche sans étouffer, à cause de son extrême grandeur & épaisseur, ce qui fait qu'il est obligé de la tenir dehors; mais ce qui arrive de plus fâcheux, c'est que les dents la serrent si fort, que j'ai vu des malades qui ont failli avoir la langue coupée par les dents. En ce cas, il faut vîte tirer le malade des linges, le saigner & resaigner promptement, le mettre aux bouillons de trois en trois heures avec le veau, ou le jeune poulet, lui nétoyer la bouche avec l'eau d'orge & le miel rosat, & cela plusieurs fois le jour, pour emporter les eschares qui se forment sur l'heure, & qui échaufferoient si fort la bouche, qu'elles y attireroient la gangréne. Cependant on donne soir & matin des émulsions avec le sirop de nymphe, mais jamais de narcotique, faire user d'une tisane rafraîchissante. L'eau de poulet fait aussi des merveilles. Si malgré les saignées & les remedes susdits, les inflammations de la bouche ne diminuent point, il faut purger le malade incessamment & *sequitur* avec un verre ou deux d'infusion de séné dans laquelle on mettra un once & demi de sirop rosat. On réitere la purgation de deux jours l'un, & on saigne même le jour d'intervalle, si les forces le permettent: on continue toujours ladite purgation & le gargarisme ci-dessus, jusqu'à ce que la bouche soit désenflée, que l'inflammation s'appaise, & que le flux de bouche s'arrête. Enfin, si pendant le flux de bouche on sent une extrême ardeur à la bouche, & que la bave soit brûlante, qu'elle corrode en passant les gencives, la langue & autres parties, il faut que le malade se gargarise souvent avec le lait, & quelquefois avec le mucilage de psilium & de coins, tiré dans l'eau de lys.

Il arrive souvent, sur-tout aux scorbutiques, des hémorrhagies très-considérables par les gencives, par le flux de bouche. On a vu même des artères ouvertes qui dardoient le sang en quantité. Alors il faut arrêter l'hémorrhagie aussitôt qu'on s'en apperçoit, par quelque saignée & une nourriture douce, & le collyre de Lanfranc, dont on touche l'endroit par où le sang sort, ou par la dissolution du vitriol. Mais enfin, ce qui cautérise bien les vaisseaux ouverts, c'est l'huile de vitriol, qui est de tous les remedes celui qui réussit le mieux. Lorsque la langue est bordée d'ulcères, qu'elle se gonfle extraordinairement, qu'elle sort dehors, & que les dents la serrent, il faut mettre des coins entre les dents, qui garantissent la langue, & la bien nétoyer avec le collyre de Lanfranc, l'eau d'orge & le miel rosat; sur la fin du flux de bouche, on se gargarisera avec la décoction de réglisse, les roses rouges, dans laquelle on mettra la quatriéme partie de miel rosat. Cependant on touchera tous les jours les ulcères deux ou trois fois avec le collyre de Lanfranc: après qu'on aura gargarisé quatre ou cinq fois par jour avec cette décoction, on y mettra du vin rouge, & enfin on gargarisera avec le vin rouge pur. Que si les ulcères résistent à ces remedes, on les touchera avec l'esprit de sel, & on fera gargariser avec l'eau de fontaine, à laquelle on ajoutera le tiers d'eau-de-vie. On aura soin de bien nétoyer les dents, afin d'ôter l'impression du mercure, qui les carieroit dans les suites, & déchireroit les gencives; il faut même les frotter avec l'opiat de corail & le sang de dragon, & de cette maniere, on évite que les dents ne tombent, que les gencives ne s'excorient.

L'ardeur du flux de bouche, & la quantité des eschares qui sortent de la bouche, carient souvent l'os de la mâchoire, & font non-seulement carier & exfolier les os, mais encore font naître des excroissances, qui, en se joignant ensemble, brident le malade; ce qui vient de ce qu'on n'a pas soin de nétoyer les dents & la bouche, & d'emporter les eschares; car il est constant que les couloirs y étant fort ouverts, par la salive qui se sépare en abondance, & qui les relâche pendant le flux de bouche & dans le gosier, sur-tout si le sang se trouve fort surchargé. Comme les ulcères se trouvent fort profonds, & les décharges de la bouche fort violentes, elles font gonfler les muscles buccinateurs, le crotaphite & les autres qui servent à la mâchoire inférieure, & empêchent d'ouvrir la bouche; mais si on n'y prend garde, il est dangereux qu'il ne s'y forme des brides qui tiendroient le malade dans cet état pendant long-temps, à moins qu'on ne détourne l'humeur qui se jette sur cette partie par de fréquentes saignées, & des purgatifs réitérés, ayant soin d'ôter autant qu'il se pourra les eschares qui se forment dans la bouche; car si malheureusement les brides sont formées, il n'y a point d'opération de chirurgie, ni de remedes externes qui puissent faire ouvrir la bouche & emporter les brides; les muscles crotophites & massetés ayant été gonflés & raccourcis, ne peuvent plus se rétablir, de sorte qu'il faut se précautionner de bonne heure, si on veut prévenir de pareils accidens.

Ce que nous avons dit du flux de bouche, on doit le dire à proportion du flux de ventre; premierement, quand il est doux & modéré, en un mot critique, il faut le laisser couler, sans s'en allarmer, ayant cependant soin de ménager les frictions, & de les écarter; secondement, si le cours

de


Tab. III
A
m
a

de ventre devenant plus considérable, on est travaillé de tranchées violentes, ou de vives coliques; on les appaisera avec le lait tiéde en lavement, qu'on donnera deux ou trois fois par jour; on y dissoudra par fois un jaune d'œuf, & deux onces de mucilage de semence de psilium, & de coins tiré avec l'eau rose; on fait faire une petite saignée, & garder une diéte considérable, exacte & adoucissante, en usant de bouillons, crêmes, & on suspend les frictions; troisiémement, si ces symptômes augmentent, malgré ces remedes, & s'il survient une dyssenterie, ce qui arrive quelquefois par des fortes tranchées; alors, sans tarder, il faut tirer le malade des linges, le saigner & resaigner du bras; ensuite on donne des lavemens avec la matiere des emulsions, dans laquelle on peut dissoudre un jaune d'œuf, & de sirop de nymphea par fois, & si les douleurs sont considérables une once de sirop de pavot blanc. On tire ordinairement la décoction d'orge & de réglisse; on peut même la tirer avec le petit lait, pour rendre les lavemens plus adoucissans, & y dissoudre le mucilage de psilium & de coins avec le jaune d'œuf. Cependant, on donne soir & matin des émulsions avec le sirop de nymphea, & on nourrit les malades avec des bouillons de trois en trois heures, ou des crêmes au riz. L'eau de poulet fait ici merveilles. Pendant les frictions, non-seulement la bouche & les gencives s'enflamment, mais aussi le mercure produit quelquefois des inflammations dans le cerveau ou dans la poitrine; accidens qu'il faut prévenir autant qu'il est possible. Les avant-coureurs des inflammations du cerveau sont des veilles, des agitations, des douleurs de tête, des délires légers; alors il faut aller bride en main, suspendre les frictions, mettre le malade aux bouillons, aux rafraîchissemens, comme émulsions, juleps; mais sans narcotique; donner un petit lavement purgatif, si le ventre étoit paresseux; enfin, saigner du pied, si le pouls étoit élevé. Il en faut faire autant dans les menaces de l'inflammation de la poitrine, avec cette différence, qu'il faut saigner des bras au lieu du pied.

Les avant-coureurs de l'inflammation de la poitrine sont une toux séche & inquiétante, une chaleur & des picotemens de la poitrine, avec une difficulté de respirer, &c. Mais si l'un & l'autre de ces cas, malgré les remedes, subsistent ou augmentent, alors il faut vîte tirer le malade des linges, le saigner, resaigner du pied ou du bras, & le tenir à une diéte tenue & rafraîchissante.

Après la sortie des linges, les orages étant calmés, on décrasse le malade auprès d'un petit feu avec l'huile d'amande douce, dont on frotte toutes les parties que l'onguent a touché; ensuite avec le vin tiéde, ou moitié eau-de-vie, on frotte avec une éponge ces parties allant du haut en bas; ensuite on peut mettre le malade dans un bain, dans lequel on met, sur-tout pour des personnes de considération, deux ou trois livres d'amandes douces pilées dans un mortier, qu'on met dans deux sauchétes de toile, dont on frotte long-temps le corps. On peut encore blanchir & parfumer le bain avec le lait virginal.

Nous préparons encore pour les gencives l'onguent de mercure avec la pommade de jasmin, au lieu de graisse de porc, à même dose. Pour mieux étendre le mercure, il est bon d'y ajouter quelques gouttes d'huile de mastic, les broyer ensemble, puis y mettre la térébenthine pour l'eteindre entiérement. Après, on y met peu-à-peu la graisse de porc, qu'on mêlera bien ensemble, ensorte qu'il ne paroisse aucun atôme du mercure. Pendant la friction, il faut que le malade boive souvent de sa tisane, qui doit être légere, *V. G.* avec l'orge entier, & la régliſſe, ou les capillaires & les fleurs de mauves, & prendre garde que la chambre soit bien fermée; le vent & le froid étant fort nuisibles, excitant souvent des douleurs de dents insupportables, & des fluxions aux parotides; il est même prudent que le malade porte toujours une cravate au cou ou un mouchoir, & qu'il soit couvert raisonnablement, autrement il courroit risque d'être attaqué de douleur rhumatique, de fluxion de poitrine, d'érysipéle au visage; ce qui arrive à ceux qui ne se ménagent point de ce côté-là vers la fin des remedes.

Il n'y a rien de plus mal entendu que ceux qui font user de la tisane sudorifique ou du bouchet, non-seulement dans les préparations, mais encore dans le temps des frictions; & cela parce qu'il faut adoucir le sang pendant la préparation, au lieu de l'animer & de le dessécher, & pendant le temps les frictions: le mercure est assurément assez puissant par lui-même. Cependant on peut après les grands remedes employer la tisane sudorifique pour emporter les maladies de la peau; mais cela n'est pas sûr.

Après les grands remedes, il faut tâcher de donner une meilleure consistance au sang par le lait d'ânesse, dont on fait continuer l'usage pendant deux mois: on peut prendre à sa place celui de vache coupé, & purger de 25 en 25 jours, faisant user trois fois la semaine d'un opiat absorbant, le soir en se couchant. Si on ne peut supporter le lait, on donne à sa place le bouillon d'écrevisse & des crêmes. Il est bon que le malade observe un bon régime de vie, afin de mettre le sang dans son état naturel.

Appendix pour la Curation des Chancres, après la Cure palliative de la Vérole.

Il arrive souvent qu'après avoir passé par le grand remede, on ressent les mêmes douleurs qu'auparavant; & quelques temps après, qu'il paroît des chancres, c'est alors la marque que le mercure a manqué son effet. Il faut avoir recours aux remedes suivans, qu'on doit regarder comme des remedes palliatifs de la Vérole.

Premierement, après avoir saigné le malade, on le purge avec une pilule de quinze grains de mercure doux, & faut avaler par-dessus une infusion de deux gros de séné, dans laquelle on dissout une once de manne & quatre grains de jalap, après quoi on prend pendant huit jours la tisane suivante.

Salsepareille,
Gayac & esquine, de chacun deux onces.
Racine d'iris de Florence, une once.
Antimoine cru & suspendu dans un nouet, six onces.

Faire bouillir le tout dans 8 livres d'eau de fontaine, jusques à la consomption d'un quart, reste six livres de tisane: à quatre verres par jour, deux avant dîner à jeun, & deux après dîner, la digestion faite; c'est précisément pour trois jours. On rendra cette tisane purgative de 4 en 4 jours, en laissant infuser demi-once séné dans la dose du jour, ou bien on se purgera comme il est marqué ci-dessus, & encore mieux *ut infrà.*

Prenez mercure cru revivifié du cinabre, & éteint avec la térébenthine, deux scrupules.
De diagrede & de jalap, de chacun deux grains.
En faire une pilule avec une suffisante quantité de sirop de chicorée composé.

Secondement; cela fait, il prendra le lait d'ânesse pendant un mois, se purgeant comme ci-dessus de trois en trois jours; on pansera le chancre, avec parties égales, de basilicum & de mercure. Au reste, il évitera l'épicerie, les ragoûts, fritures, & toute sorte d'excès de vin, de liqueurs, de femmes: le chancre disparoît en huit ou dix jours.

TRAITEMENS DE LA VÉROLE

Par les Grands Remedes,

Selon les usages ordinaires pratiqués dans Paris.

JE ne prétends pas donner toutes les façons de traiter la Vérole, quoiqu'il y ait dans Paris plusieurs manieres différentes de guérir cette maladie. On connoît dans cette Ville des habiles Médecins & Chirurgiens qui suivent différentes méthodes, & dont les cures fréquentes ont établi également la réputation. J'ai observé cependant que le choix de ces diverses manieres de traiter la Vérole doit être fondé sur l'âge, le sexe & le tempérament. Le mercure par friction & salivation doit être donné aux forts tempéramens, & par friction & extinction aux personnes délicates. Cette derniere façon convient aussi mieux aux femmes qu'aux hommes. Le traitement par le mercure gommeux ne doit point être administré aux personnes qui ont l'estomac foible, & qui ne digerent pas facilement, & celui qui se fait par le sublimé corrosif ne convient nullement aux malades qui ont le sang épais, & qui sont sujets à des assoupissemens; il est mortel dans ces occasions: de sorte que le Médecin auquel on a recours dans ces maladies

doit juger de quelle façon elles doivent être traitées ; & les personnes qui sont dans l'intention de ne point accourcir l'étendue de leurs jours, avant que de se livrer aux remedes qu'on leur propose, doivent exposer tous les défauts de leur tempérament, & suivre le conseil des habiles gens. Ce traité ici leur servira seulement de pierre de touche, pour connoître s'ils sont bien dirigés, & je ne conseille à personne de se traiter, sans le secours d'un habile Praticien, sur-tout dans les grands remedes.

PRÉPARATION DES MALADES *pour les Grands Remedes.*

On doit toujours préparer les malades avant l'administration des grands remedes, & choisir le temps le plus convenable ; si la maladie n'est pas encore arrivée au point où les délais seroient mortels. Le temps le plus propre dans nos climats est le Printemps & l'Automne ; mais on peut traiter la Vérole en tout temps, en prenant les précautions nécessaires, soit par le choix des lieux, moins exposés au midi dans l'Eté, ou par le secours du feu & d'une chaleur continue dans l'Hiver.

On commence par saigner le malade plus ou moins abondamment, selon l'âge & le tempérament ; quelquefois on peut se dispenser de la saignée, sur-tout si le malade n'est pas plus sanguin qu'il ne faut, & qu'il soit trop âgé pour craindre un dérangement dans les humeurs, par la suppression subite du sang, ce qui arrive lorsque le feu de la jeunesse est éteint. Le même jour, on met le malade au bouillon de veau, ou à l'eau de poulet.

Premier Bouillon.

Recipe *une demi-livre de rouelle de veau coupée par tranches, & un poulet écrasé, avec une poignée de feuilles de bourrache, de buglose, de laitue & de chicorée, lavées & coupées par morceaux ; il faut faire bouillir le tout ensemble dans trois chopines d'eau de riviere, jusqu'à réduction de moitié. Retirez après le tout du feu, & le passez par un linge ; ce qui fait la dose de deux bouillons.*

On prend l'un de ces bouillons quelque peu de temps après la saignée & dans l'après-midi ; la veille de la saignée, on soupe très-légérement, & même avant souper, on prend un lavement ordinaire, si l'on veut, comme ci-après. Les jours d'après la saignée, on continue les bouillons ci-dessus.

Premier Lavement.

Il faut faire bouillir dans une chopine d'eau, ou un peu plus, une poignée de son, une cuillerée d'huile d'olive, ou d'amandes douces, & gros comme une noix de beurre frais.

Les personnes qui n'ont pas le moyen de faire le bouillon ci-dessus, peuvent en place user du petit lait, dont elles boiront une pinte par jour, pendant le temps de la préparation, au lieu des bouillons de veau & de poulet.

Premiere Boisson, Petit Lait.

Prenez une pinte de lait de vache, délayez-y gros comme une feve de pressure ; mettez le vase qui contient le lait dans l'eau bouillante, & y laissez pendant demi-heure ; retirez-le de l'eau & le laissez réfroidir, & passez ensuite à travers un linge ce lait caillé ; autrement on prend une pinte de lait de vache, que l'on fait bouillir dans un poëlon de terre vernissé, & lorsqu'il commence à bouillir, on y jette un demi-gros de crême de tartre en poudre, & on le retire du feu ; on le laisse réfroidir, & on le passe par un linge fin.

Deux ou trois jours après la saignée, il faut purger avec la médecine ci-après. Ayant eu soin de souper la veille très-légérement, & avant le souper prendre un lavement ordinaire, ou premier lavement.

Premiere Medecine.

Prenez six onces d'eau de riviere, deux gros de follicules de séné, & deux gros de sel d'epsum bouillis ensemble, fondez ensuite dedans deux onces de manne grasse, en mettant le tout sur la cendre chaude ; ajoutez après l'avoir retiré du feu, & passé dans un linge deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange double, si vous voulez.

Pour aider à la médecine, il faut boire ce jour-là plusieurs bouillons aux herbes, ou bouillons coupés, ou du thé léger, & le soir le malade prendra un lavement comme dessus.

Les jours suivans de la médecine, le malade prendra deux bains par jour d'eau de riviere tiéde, ou de citerne ; le premier, le matin à jeun ; le second, quatre ou cinq heures après son dîner : il restera dans le bain demi-heure, une heure, ou une heure & demie, selon ses forces ; en sortant du bain, il prendra un bouillon de veau ou de poulet, ou du petit lait, ainsi qu'il aura fait usage le jour de la saignée & les suivans. Si le malade est foible, il suffira d'un bain par jour, ce qu'on fera pendant huit jours, & même jusqu'à quatorze jours, selon le tempérament. Quand le malade est resserré pendant les bains, il fera usage de quelques lavemens comme dessus.

Les bains finis, le malade sera de nouveau purgé comme ci-dessus : pendant tout ce temps, il faut observer le régime humectant & rafraîchissant ; à dîner, ne faire usage que de soupe, bouilli, rôti de volaille, & peu de vin, ne faire que peu d'exercice dans la journée, modérer ses passions, &c. le soir, ne prendre qu'une soupe légere, deux œufs frais, & se coucher de bonne heure ; quelques bains encore, s'il le falloit après la purgation, selon les forces du malade, ne seroient pas mal-à-propos.

Après la préparation ci-dessus, on procéde aux frictions de la maniere suivante.

TRAITEMENT DE LA VÉROLE *par Salivation.*

Le premier jour du traitement par friction, lorsqu'il faut procurer la salivation à un malade, on commence le matin à jeun, & en sortant du lit, par une friction sur chaque jambe, avec deux ou trois gros de l'onguent mercuriel ci-après, depuis les chevilles jusqu'aux genoux.

Onguent Mercuriel.

Un quarteron de mercure revivifié avec le cinabre, éteint suffisamment dans la quantité convenable de térébenthine commune, auquel on ajoutera trois onces de sain-doux ; on brouillera l'onguent pendant un ou deux jours, ensuite on y ajoutera une once de suif de mouton, moitié fondu & presque réfroidi. On continuera de triturer ce mélange, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement incorporé, & qu'il ne paroisse plus aucun globule de mercure. C'est ici l'onguent Napolitain des Apothicaires de Paris.

Avant les frictions, il faut couper les poils, s'il y en a aux jambes, avec le rasoir, ou avec les ciseaux, partager la dose de l'onguent ci-dessus de deux ou trois gros, en deux portions à-peu-près égales, & mettre la moitié de l'onguent dans la paume de la main, pour frotter un peu vivement, en appuyant pendant l'espace de deux ou trois minutes une jambe, & avec l'autre moitié faire la même opération sur l'autre jambe, après quoi on mettra au malade des chaussettes de toile, pour garantir les draps, lesquelles il garde jour & nuit. La friction faite, il se mettra au lit, & y restera deux heures au moins.

Dès ce jour ; le malade ne mangera que deux soupes par jour, & ne boira que de l'eau rougie ; il gardera exactement la chambre, que l'on tiendra d'une chaleur modérée, & autant qu'il sera possible toujours au même degré, que l'on fixera au thermomètre de Réaumur, au dix-huitiéme ou vingtiéme degré.

Le sur-lendemain de cette premiere friction, c'est-à-dire, le troisiéme jour du traitement, on fera, de même que dessus, une seconde friction de la même dose, & de la même maniere sur les cuisses, depuis les genoux jusqu'aux fesses inclusivement, après quoi on mettra un caleçon au malade, qu'il gardera nuit & jour, comme on a dit des chaussettes, & on le mettra au lit, où il restera pendant deux heures. Il faudra éviter dans cette friction de toucher aux testicules & au periné.

Le cinquiéme jour du traitement, c'est-à-dire, au bout de quarante-huit heures de la seconde friction, on fera une troisiéme friction sur les bras, depuis les épaules jusqu'aux

poignets ; enfin, le septiéme jour, on fera la quatriéme friction sur les épaules & tout le long du dos.

Pour maintenir ces dernieres frictions, on aura une camisolle que le malade mettra sur la chair ; & dans toutes ces frictions, le malade gardera le lit pendant deux heures, comme on a déja dit.

Après la derniere friction, le malade doit attendre la salivation pendant trois ou quatre jours. Si elle ne se manifeste pas, on recommencera dans le même ordre ; mais au contraire si l'évacuation s'établissoit à la seconde ou troisiéme friction, on ne passeroit à la suivante qu'au bout de plusieurs jours.

Les signes qui annoncent la salivation, sont le pouls plus fréquent, une lassitude générale, la tête pesante, la bouche échauffée & de mauvais goût, les dents sensibles. les gencives douloureuses, les glandes du col & de la bouche tendues, les extrémités des conduits de ces glandes enflammées, la langue bordée d'une ligne rougeâtre, plus ou moins large, & les crachemens plus fréquens qu'à l'ordinaire.

Quand la salivation se manifeste, le malade doit faire ses efforts pour l'entretenir, la pousser, si elle n'est pas assez forte, la réprimer, si elle est trop copieuse. Le bon degré doit être d'une ou deux pintes de salive par vingt-quatre heures, selon la force du malade, plutôt plus que moins dans les grands corps robustes. L'évacuation doit être soutenue dans cette force pendant dix-huit ou vingt jours ; & pendant tout le temps, le malade ne se nourrira que de bouillon, dont il prendra une quantité suffisante, pour se soutenir ; il boira par jour au moins deux pintes d'eau d'orge, comme ci-après.

Seconde Boisson, Eau d'orge.

Prenez une poignée d'orge, lavez-la dans l'eau chaude ; l'orge étant ainsi essuyé, faites-le bouillir dans une pinte d'eau de riviere, jusqu'à ce qu'il soit crevé, ajoutez-y un gros de racine de régliffe, en le retirant du feu.

Si l'on veut, au lieu de cette boisson, on peut donner au malade de la tisane de chien-dent. Avant de boire, le malade aura soin de rincer sa bouche. Pendant le sommeil, la nuit, il se tiendra sur le côté, & s'il est possible sur le ventre, jamais sur le dos, pour la facilité de la salivation. S'il n'a pas la force de la pousser, il se tiendra sur son séant dans son lit.

Si la salivation se ralentit, on la réveille par une friction ; si elle est trop abondante, le malade la réprimera, en se dépouillant des caleçons & des chaussettes, en essuyant les membres frictionnés, & buvant beaucoup de tisane. Il prendra de nouveau la premiere médecine, ainsi qu'il a été dit.

La personne qui soigne le malade, observera avec attention les ulcères qui se forment dans la bouche. *Les dangereux* sont ceux qui se forment sur les gencives, & qui les rongent ; ceux qui s'établissent sur la luette & parties adjacentes, à la racine de la langue, aux commissures des lévres. *Les inutiles* sont ceux qui attaquent les lévres supérieures ou inférieures, le palais, la face supérieure ou inférieure de la langue, & autres qui tourmentent les malades, sans contribuer en rien à la salivation. Ceux qui sont *avantageux* se trouvent à la face interne des joues, des deux côtés, au frein de la langue, & aux côtés de la langue, vis-à-vis les dents molaires.

Il faut s'opposer fortement aux ulcères des deux premiers genres, les toucher deux ou trois fois par jour avec un petit pinceau fait de linge trempé dans le collyre suivant.

Premier Collyre.

Prenez *orpiment trois gros, verd-de-gris un gros, myrthe & aloës, de chacun un scrupule ; pulvérisez ces drogues, & jettez-les dans une pinte de vin blanc, remuez le tout avant de le prendre pour s'en servir.*

Quelques momens après, le malade gargarisera sa bouche avec l'eau tiéde, ou de la tisane, & aura soin de cracher.

Quant aux ulcères avantageux ; pour les adoucir, il suffit de se gargariser avec de l'eau tiéde, ou avec la décoction de racine de guimauve, ou celle de graine de lin.

Au bout d'une vingtaine de jours, plus ou moins, à compter depuis l'établissement de la salivation, on laisse diminuer ou finir cette évacuation. Si elle tombe d'elle-même, il faudra tâcher de l'arrêter peu-à-peu, en ôtant de dessus le corps tout ce qui est pénétré d'onguent mercuriel, & le nettoyant bien avec de l'huile d'amande douce, & après avec la pâte d'amande ; prendre ensuite un lavement, comme dessus. Le jour suivant, le matin à jeun, la même médecine premiere, comme ci-devant : mais si malgré cela le flux de bouche persiste, le malade répétera cette même purgation de deux jours l'un, jusqu'à ce que la salivation soit arrêtée tout-à-fait. Il faudra aussi déterger les ulcères de la bouche avec un pinceau de linge trempé dans le collyre ci-dessus, & rincer avec le gargarisme ci-après.

Premier Gargarisme.

Une once de miel rosat dans demi-septier d'eau d'orge, seconde boisson ci-dessus, auquel on ajoutera au bout de quelques jours partie égale de vin rouge.

Le jour de purgation, il faut rétablir les forces du malade, lui faire prendre de la nourriture, avec modération cependant, & par degré, soupes, panades, crême de riz ; viandes blanches, bouillies ou rôties, sont les alimens les plus légers & les plus convenables.

Les ulcères guéris, les forces rétablies, il faut que le malade prenne l'air peu-à-peu ; s'il est possible lui faire prendre celui de la campagne, le faire un peu exercer à de petites promenades. Quelques-uns de nos Médecins sont dans l'usage, dans cet état de rétablissement, quand l'estomac le permet, de leur faire prendre le lait chaud de vache, ou de chévre.

On différe le traitement dans la fluxion de poitrine, la fiévre continue, maligne, putride, le crachement de sang, la dyssenterie, &c. Dans les femmes, il faut prévoir les ordinaires, & faire en sorte qu'ils ne tombent pas dans le courant des remedes, mais sur la fin des traitemens ; c'est-à-dire, commencer quinze jours après les régles les bains, saigner du pied, si elles sont trop sanguines, ou point du tout, si elles le sont moins. Donner la purgation premiere, & se reposer jusqu'à ce que les régles ayent commencé de paroître. Dans ce temps, elles pourront commencer le traitement du mercure. On laissera deux jours d'intervalle entre les premieres frictions, & on ne les fera succéder promptement, que lorsque les régles seront entierement passées. De cette façon, les régles suivantes n'arriveront qu'à la fin du traitement.

Les symptômes étant puissans, le malade délicat, on laisse toute préparation ; on s'en tient à une saignée & à une purgation de pilules, composées de mercure, ci-après.

Premieres Pilules.

Prenez *du mercure vivifié du cinabre, dix gros, éteignez-le dans un mortier avec suffisante quantité de térébenthine, ensuite, mêlez-y deux gros d'aloës succotrin, un gros de trochisques d'agaric, & quatre onces de rhubarbe ; le tout en poudre. Faites une masse pilulaire, selon l'art, en y ajoutant, s'il est nécessaire, une suffisante quantité de sirop de roses solutif. On partagera cette masse en pilules de douze grains chacune. La dose pour un homme est de quatre pilules.*

On donne ensuite une ou deux frictions, pour calmer la vivacité des symptômes ; on répéte les purgations mercurielles, & quelques bains ; & d'ailleurs, comme il est dit ci-dessus, pour le soin & pour le régime.

Si la Vérole est compliquée avec quelqu'autre maladie antécédente, pulmonique, cachexique, mélancolique, épileptique, scorbutique, &c. Si on peut avoir les délais, il faut guérir les affections primordiales avant le traitement.

On peut faire les frictions après la digestion du déjeûner, si le malade ne peut y résister à jeun. On peut aussi raccourcir les intervalles des frictions ; mais on risque la trop grande salivation, & d'avoir de la peine à l'arrêter. Il faut cependant toujours observer ces préceptes, tenir le malade chaudement, ne pas l'exposer à l'air, observer ce régime, comme on a prescrit, & lui faire boire beaucoup de tisane. Les personnes qui salivent facilement donneront plusieurs jours d'intervalle de l'une à l'autre friction. Il faut alors passer souvent les doigts dans la bouche, & gargariser, pour empêcher les ulcères de s'étendre. Celles qui salivent difficilement se conduiront avec beaucoup de cir-

conſpection, & ne forceront rien plus qu'il ne faut. On peut guérir ſans ſalivation. Il faut donc éviter le danger d'une ſalivation précipitée & trop forcée. On doit ménager les jeunes gens, & ceux qui ſont grands mangeurs, & ajouter quelques œufs frais aux bouillons les jours de grand régime, leur donner un peu d'eau rougie les jours de tiſane.

TRAITEMENT DE LA VÉROLE *par Friction & Extinction.*

Les dangers de la part de la ſalivation ont fait imaginer le traitement par extinction, ce qui conſiſte à n'introduire dans le corps que le mercure qu'il faut pour guérir, ſans cauſer la ſalivation, & de le faire rouler dans les vaiſſeaux pendant un temps ſuffiſant pour guérir.

La préparation faite comme ci-devant, le matin à jeun, ou le ſoir en ſe mettant au lit. La digeſtion faite, il faut faire la premiere friction avec un gros ou un gros & demi d'onguent mercuriel ci-deſſus, ſur le pied droit ou gauche, juſqu'au deſſus des chevilles, toute la partie bien couverte d'onguent, à la réſerve de la plante du pied qu'il ne faut pas frictionner. Si on commence par le pied droit, trois jours après on frictionne le pied gauche de la même maniere, & trois jours après on frictionne la jambe droite depuis la cheville juſqu'au genou; on retourne au bout de trois jours ſur le côté gauche, duquel on frictionne la jambe depuis la cheville auſſi juſqu'au genou, ce qui fait quatre frictions en douze jours; de même de trois en trois jours on frictionne les cuiſſes de l'une à l'autre, d'abord juſqu'au milieu de la cuiſſe, & depuis le genou, & enſuite on recommence depuis le milieu de la cuiſſe juſqu'aux feſſes, & cela de part & d'autre, ce qui ſe fait en douze autre jours, & compoſe quatre autres frictions; la neuviéme friction ſe fait ſur les parties de la génération, ſur le periné & ſur les aînes, & les quatre frictions ſuivantes de trois en trois jours ſe font ſur un bras juſqu'au coude, ſur l'autre de même, & du coude au poignet de l'un à l'autre bras. Ainſi, la ſeiziéme friction ſe fait au bout de trois jours, de la derniere qu'on a fait, ſur les épaules; la dix-ſeptiéme, dans le même eſpace de temps ſur le dos, & la dix-huitiéme ſur les lombes, ce qui fait un traitement qui dure en tout cinquante-deux jours. L'onguent ſe contient dans ces frictions comme au traitement précédent; & ſi le malade au bout de ce temps n'eſt pas guéri, on recommence dans le même ordre.

Comme par ce traitement on veut éviter la ſalivation, ou du moins la rendre très-légere, le Médecin ou Chirurgien fera attention de ne jamais paſſer d'une friction à l'autre, qu'il ne ſoit bien ſûr de l'état de la bouche du malade; & pour peu qu'il s'apperçoive du plus léger ſigne d'une ſalivation incommode, il attendra que ce ſymptôme ſoit tout-à-fait paſſé, pour en venir à une nouvelle friction. Si nonobſtant toutes les précautions poſſibles la ſalivation s'établiſſoit, il faut la laiſſer aller, ou ſi le malade ne veut pas, il faut le dépouiller des linges, eſſuyer les frictions, diminuer la nourriture, beaucoup boire de tiſane; & ſi la ſalivation eſt encore opiniâtre, malgré ceci, il faut prendre la premiere médecine, que l'on répétera deux fois. La ſalivation à la fin arrêtée, il continuera le cours des frictions, & les fera avec moins d'onguent.

Le régime eſt moins gênant dans ce traitement. Il faut au malade lui faire obſerver celui d'un convaleſcent, le priver de ragoûts, & des ſauces relevées, lui faire boire de l'eau rougie, le ſoir ſouper avec de la ſoupe au riz, au vermichelle, ou de ſemoule, des œufs frais, ſi l'on veut, ou autres alimens de cette nature. Il faut lui faire boire, pendant la journée, abondamment de l'eau d'orge, ou de l'eau de riz, & prendre un peu l'air dans les temps doux. Le malade ſe tiendra un peu plus garni qu'à l'ordinaire; il ne fera aucune débauche, ſe couchera à bon heure, ſe levera tard, & prendra quelques lavemens, comme deſſus.

Dans ce traitement, on prend dans l'eſpace de ſix ſemaines ou deux mois, juſqu'à deux onces de mercure, c'eſt-à-dire, quatre onces d'onguent, & dans le précédent, on n'employe que huit ou dix gros de mercure dans deux onces & demie d'onguent.

Le malade, après la diſparition des ſymptômes véroliques, ſe donnera encore quelques frictions de plus, pour aſſurer ſa guériſon, après quoi il ôtera tous les linges, ſe décraſſera avec l'huile d'amande douce & la pâte d'amande, pour ſe remettre à un régime un peu plus nourriſſant; & s'il en a occaſion, il ira à la campagne changer d'air.

Comme la ſalivation eſt ici ſupprimée, ce traitement ſert aux femmes & aux hommes; on ménage ſeulement un peu plus les femmes. La doſe doit être moins forte, & les diſtances plus grandes.

TRAITEMENT PAR LE MERCURE *Gommeux.*

Il faut brouiller le mercure coulant avec une ſubſtance mucilagineuſe. Si on étend cette pâte dans une liqueur quelconque, on a le remede qu'on appelle mercure gommeux.

Pour prendre ce remede, on n'a pas beſoin des préparations précédentes. Si le malade eſt ſanguin, ou que les ſymptômes ſoient inflammatoires, il faut le faire ſaigner, autrement il ſuffit de le purger deux fois avec les premieres pilules, ou les ſuivantes.

Secondes Pilules.

Prenez *racine de jalap en poudre, rhubarbe en poudre, de chacun douze grains, aquila alba, un ſcrupule, incorporez dans ſuffiſante quantité confection hameck, & purger en deux boles ou ſix pilules, à prendre dans du pain à chanter.*

Dès le jour même du dernier purgatif, le malade prendra une cuillerée, contenant la compoſition mercurielle ſuivante, en ſe mettant au lit.

Sirop Mercuriel.

Prenez *un gros de mercure revivifié par le cinabre, deux gros de gomme arabique; pulvériſez le tout dans un mortier de marbre, avec aſſez d'eau pour le réduire en mucilage; battez le tout juſqu'à ce que le mercure ſoit bien éteint; ajoutez-y quatre onces de ſirop de guimauve, & une chopine d'eau de riviere. Lorſque le malade aura un dévoiement colliquatif, au lieu d'eau, on ſe ſervira du décoctum album, ou d'eau de riz ferrée. On pourra auſſi ſe ſervir de ſirop diacode, à la doſe d'une once ou deux.*

De même le lendemain matin à jeun, & ainſi de ſuite juſqu'à la diſparition des ſymptômes, ce qui doit arriver dans environ ſix ſemaines de temps, ou plutôt ſelon la force de la maladie.

On peut en prendre trois ou quatre doſes par jour, en diminuant un peu les doſes. Ce remede étant aſſez doux pendant le cours du traitement, le malade peut vaquer à ſes affaires, pourvu que le temps le permette. Il faut lui faire obſerver un régime réglé; & comme l'uſage des mucilagineux eſt ſujet à reſſerrer le ventre, le malade pourra prendre des lavemens tous les jours ou tous les deux jours.

Si le remede portoit à la bouche, le malade ſe ménageroit un peu plus, en modérant les remedes comme ci-devant; il prendroit la premiere médecine, & enſuite continueroit l'uſage du mercure gommeux.

On peut auſſi d'une autre façon prendre le matin à jeun tous les quatre & cinq jours un ſcrupule de mercure cru révivifié du cinabre, qu'on bat pendant quelques inſtans avec la pointe d'un cure-dent, & qu'on éteint dans quelques gouttes d'un ſirop quelconque. Ce remede ne demande aucune préparation, guérit avant le temps des gonorrhées, des poulains, des Véroles récentes, confirmées ou invétérées. Au lieu d'un ſcrupule tous les cinq jours, quatre ou cinq grains tous les jours font le même effet, & peut-être mieux.

TRAITEMENT PAR LES PILULES *Mercurielles.*

On éteint une certaine quantité de mercure, en le broyant avec un un peu de térébenthine, enſuite on joint à ce mêlange quelques purgatifs, & on fait des pilules dont on continue l'uſage à petites doſes.

Après une préparation comme à la précédente méthode, le malade prendra les ſoirs & les matins, tous les jours, une des pilules ſuivantes.


Plan.
Fig. 1
Fig. 3
Fig. 2

Troisiémes Pilules.

Prenez *demi-gros de térébenthine, dans laquelle on éteindra deux gros de mercure vivifié avec du cinabre, ensuite on y ajoutera demi gros de pilules de coloquinte avec l'aloës, s'il est nécessaire, un peu de poudre des yeux d'écrevisse, pour donner un mélange en consistance assez solide. On partagera le tout en douze pilules, qu'on roulera dans la poudre de réglisse.*

Après avoir pris celle du matin, le malade boira chaudement dans son lit, à plusieurs fois, une pinte de forte décoction de gayac, pour exciter les sueurs, comme ci-après.

Décoction de Gayac.

Il faut infuser à froid, pendant vingt-quatre heures, quatre onces rapures de gayac dans deux pintes d'eau; ensuite le pot étant couvert, il faut le faire bouillir à petit feu jusqu'à réduction de moitié, & passer le tout dans un linge. Pour garder cette décoction en bouteilles, on peut y ajouter, en la retirant du feu, un peu de réglisse, & un nouet d'antimoine cru pulvérisé.

Au bout de deux ou trois jours, ces pilules procureront au malade deux ou trois selles par jour, sans tranchées; il continuera quinze jours ou trois semaines, ou même plus. Au bout de quelque temps le malade doit être guéri. Il faut prendre les pilules à jeun, ou la digestion bien faite; le régime comme dessus. Le malade pourra vaquer à ses affaires, avec les précautions convenables.

TRAITEMENT DE LA VÉROLE *par le Sublimé corrosif.*

Le malade se purgera une ou deux fois avec les secondes pilules ci-dessus, ayant eu soin de se faire saigner auparavant, s'il est sanguin, & même de prendre un jour ou deux devant, des tisanes rafraîchissantes; & le même soir de la purgation, il se mettra au lit, la digestion bien faite, & prendra une cuillerée à bouche de la liqueur suivante.

Préparation du Sublimé.

Dissolvez huit grains de sublimé corrosif dans douze onces d'eau-de-vie: on y ajoutera trois de sirop de guimauve & une once de sirop de diacode.

Quelques minutes après, le malade boira un grand verre de tisane chaude ci-après

Premiere Tisane.

Prenez *squine, salcepareille, gayac, salsafras, de chacun deux onces, infusés à froid dans cinq pintes d'eau, couvrir le pot, & le faire bouillir à petit feu Il faut réduire les cinq pintes aux deux tiers, & ensuite passer le tout dans un linge. On peut ajouter, en retirant cette tisane du feu, un peu de réglisse, & un nouet d'antimoine cru, ou de mercure cru.*

Le malade se couvrira bien dans le lit, & s'endormira, s'il est possible. Il se servira, au lieu de cuiller de métal, d'un petit verre à liqueur, dans lequel il pesera, pour plus grande certitude, demi-once de la composition ou préparation premiere du sublimé, pour chaque dose.

On prend cette dose ainsi pendant quatre ou cinq jours, au bout duquel temps le malade en prendra de plus une pareille dose le matin à jeun dans son lit, & sur les six heures du matin, s'il est possible; observant de boire toujours, quelques minutes après, un grand verre de la tisane ci-dessus, & restera encore chaudement dans son lit pendant deux heures. De cette façon, ces deux doses de sublimé, matin & soir, pendant huit ou dix jours, seront régulierement prises; au bout de quelque temps, on ajoutera une troisiéme dose chaque jour, avec ces mêmes précautions, mais sans se mettre au lit, que le malade prendra sur le midi après la digestion de son déjeûner, & une demi-heure ou une heure avant son dîner. Ces trois doses seront continuées exactement de la même façon pendant six ou huit jours, si le malade sur-tout ne ressent aucun accident. Au bout de ce temps-là les symptômes s'évanouiront; alors on retranche la dose de midi, & on prend pendant quelques jours encore celle du soir & du matin, & après quelques jours ensuite seulement, c'est-à-dire, environ huit jours, celle du soir, ou celle du matin, pour assurer la guérison entiere du malade.

Si alors l'estomac est un peu fatigué, après s'être purgé avec la médecine premiere ci-dessus, le malade se mettra à l'usage du lait, ou de l'eau d'orge coupée avec du lait.

Pendant l'usage de ce remede, il faut boire abondamment dans la journée de l'eau d'orge ci-dessus, ou de la premiere tisane coupée avec deux tiers d'eau, jusqu'à concurrence de deux ou trois pintes.

Ce remede n'oblige pas à garder la chambre, à moins que le temps soit froid & pluvieux. Si le malade s'exposoit à l'air froid, il risqueroit que le sublimé ne lui portât à la bouche, ou bien, en supprimant la transpiration, le malade courroit le plus grand danger. Le régime doit être modéré, les repas frugals, à cause de la dose du soir. Il faudra souper de bonne heure; le matin au déjeûner, il faut prendre de l'eau d'orge avec du lait & du sucre, ou du sirop de capillaire, coupé avec du lait.

Au commencement, ce remede laisse à la bouche un goût cuivreux, qui ne doit pas effrayer le malade. Au bout de quelques jours, ce remede donne des nausées; mais elles se passent après avoir mangé. Si néanmoins elles étoient considérables, il faudroit éloigner les doses du remede, ou bien les diminuer, & boire abondamment de la tisane. S'il portoit à la bouche, on interromperoit quelques jours, pendant lesquels on purgeroit le malade avec la médecine premiere ci-dessus. Ce remede doit effrayer; mais la petite quantité & l'espace des temps diminuent & détournent l'effet dangereux de cette drogue mortelle, & si terrible en elle-même. Je donne ici ce remede, pour ne rien laisser à desirer aux personnes qui veulent s'instruire. Le sublimé est un corrosif dangereux, en telle petite quantité qu'on le reçoive, s'il n'est bien administré. En outre, je conseille d'avoir recours à la méthode qu'a donné M. de Gardane, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, où il traite, d'une maniere très-savante, l'usage du sublimé dans les maladies vénériennes. Sa façon de préparer & d'administrer cette drogue, est exempte de tout danger.

TRAITEMENT DE LA VÉROLE *par la Panacée mercurielle.*

Le sel métallique est moins chargé d'acide que le sublimé corrosif. On peut s'en servir dans le traitement de la Vérole, sous la forme de pilules, ou dissous dans une liqueur quelconque.

Pour traiter dans la premiere maniere, il s'agit de faire prendre aux malades, pendant plusieurs semaines, & plusieurs fois par jour, une des pilules suivantes.

Quatriémes Pilules.

Incorporez un gros de panacée mercurielle dans suffisante quantité de conserve de roses, & partagez la matiere en cinq pilules, à prendre en pain à chanter.

Dès que la bouche commence à s'affecter, on les discontinue, & on se purge avec la premiere médecine.

Pour traiter conformément à la seconde maniere, il n'est question que de prendre deux ou trois fois par jour un verre de la panacée suivante.

Solution de Panacée mercurielle.

Dans une pinte de la premiere tisane ci-dessus, dissolvez un gros de panacée mercurielle, faites bouillir le tout, & laissez poser; versez par inclination; faites sécher la panacée qui sera tombée au fond du vase, pulvérisez-la, & la remettez à bouillir une seconde fois dans la même tisane; réitérez la même opération, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de panacée: ou bien faites fondre simplement un demi-gros de panacée mercurielle dans deux ou trois pintes d'eau commune distillée.

Si quelques symptômes menacent de la salivation, le malade discontinuera, & se purgera, après quoi il reprendra l'usage du même remede. On peut à la place prendre tous les jours deux ou trois, ou quatre grains de panacée avec les alimens.

TRAITEMENT PAR LES DRAGÉES DE KEYSER.

Le mercure dissous par certaine manipulation, avec le

vinaigre diſtillé, forme avec cet acide, un ſel mercuriel neigeux, qui mêlé avec la manne, ou autre ſubſtance de cette nature, réduit en pilules, fait ce qu'on appelle les dragées de Keyſer.

Il ne faut pas d'autres précautions; le malade prend les premiers jours quatre, ſix, huit, &c. en augmentant la doſe chaque jour, par progreſſion, juſqu'à ce qu'elles paroiſſent calmer les ſymptômes, ou juſqu'à ce qu'elles portent à la bouche, ce qu'on apperçoit par une chaleur aſſez forte au-dedans de cette partie, & une ſecrétion plus abondante de ſalive; alors on ceſſe l'uſage de ces pilules pendant quelques jours, on purge le malade, on le ſaigne même, s'il eſt néceſſaire; & après que les ſymptômes du ptyaliſme ſont paſſés, on recommence à prendre les dragées. La doſe que l'on doit prendre n'eſt point fixée; on en fait uſage juſqu'à la guériſon. On en prend par exemple dix, douze, quinze par jour, pendant ſix ſemaines, deux mois même & plus. Au défaut des dragées de Keyſer, on peut ſe ſervir avec le même ſuccès des paſtilles ſuivantes, données au Public par un habile Médecin.

Paſtilles Mercurielles.

On éteindra dans ſuffiſante quantité d'un ſirop quelconque, trois parties de mercure cru revivifié du cinabre. On ajoutera à ce mélange deux parties de crême de tartre, enſuite on réduira le tout en pâte avec du ſucre candi en poudre, & on en formera de petites dragées ou des paſtilles, chacune du poids de cinq ou ſix grains, qu'on laiſſera ſécher au ſoleil, ou à la chaleur d'une douce étuve. On peut prendre deux ou trois de ces dragées par jour, juſqu'à parfaite guériſon.

PREMIER TRAITEMENT DE LA VÉROLE *par les Végétaux.*

Il faut faire ſaigner le malade, le purger avec la premiere médecine, ou avec les pilules ſuivantes.

Cinquiémes Pilules.

Prenez *les trochiſques alhandal, & de la ſcammonée pulvériſée, de chacuns huit grains, incorporez ces drogues dans ſuffiſante quantité de confection hameck, pour faire un bol, ou pluſieurs pilules, à prendre dans du pain à chanter.*

Le malade ſe repoſera, & gardera le régime, & au bout de deux jours il répétera la même médecine. Le ſoir de ſa derniere médecine, étant couché dans ſon lit & bien couvert, il boira, en un ou deux verres, une chopine de la premiere tiſane ci-deſſus, le plus chaud poſſible. Le lendemain au matin, il prendra pareille doſe de tiſane, & reſtera deux heures au lit, bien couvert; il s'eſſuyera, changera de linge, ſe levera & vaquera à ſes affaires, mais dans un temps doux; autrement le malade gardera la chambre; pendant la journée, il boira abondamment de la même tiſane coupée avec les trois quarts d'eau fort tiéde; le tout pendant quinze jours, & faudra garder le régime ordinaire, doux & facile à digérer.

Pendant le cours de ce traitement, la malade ſe purgera tous les ſix jours avec la médecine ſuivante.

Deuxiéme Médecine.

Prenez *deux gros de follicules de ſéné, & deux gros du ſel d'epſum, qu'il fera infuſer pendant la nuit dans un verre de la tiſane premiere, pour prendre le matin.*

Le reſte du temps, le malade ſe tiendra le ventre libre avec des lavemens, faits comme le premier ci-deſſus.

SECOND TRAITEMENT DE LA VÉROLE *par les Végétaux.*

On peut guérir la Vérole par le ſecours des végétaux. C'eſt aujourd'hui ce que font & publient pluſieurs Chirurgiens qui ont trouvé des méthodes dans leſquelles ils diſent ne point ſe ſervir de mercure. Je veux bien les croire. Si cela eſt, on ne ſera plus expoſé à tant de dangers qu'occaſionne la ſalivation, & même les remedes par extinction. Les remedes végétaux ſont beaucoup plus longs, & par conſéquent rejettés, lorſque la maladie a fait de grands progrès, & qu'elle demande de la célérité; mais lorſqu'il y a de l'étoffe, que la maladie n'eſt point arrivée à ſon dernier période, la façon la plus raiſonnable eſt celle de ne ſe ſervir que des végétaux. Ce ſecond remede ici eſt le plus ſimple, & celui qu'on doit employer ſur le moindre ſoupçon, & à la moindre apparence de ſymptômes véroliques.

Ce traitement conſiſte à prendre, pendant les vingt-quatre heures de chaque jour, & pendant pluſieurs mois, une pinte de la ſeconde tiſane ci-après. Il faut la boire le matin à jeun, à midi, le ſoir en ſe mettant au lit.

Seconde Tiſane.

Prenez *trois pintes d'eau de riviere, trois onces de racine de ſalcepareille, la plus fraîche, & de la meilleure qualité; faites bouillir cette racine dans un vaiſſeau de terre verniſſé couvert, & qui ait un tiers de vuide. On peut, en la retirant du feu, y ajouter un bâton de régliſſe; paſſez le tout par un linge, & gardez-la en bouteilles.*

SUR LES ACCIDENS DE LA VÉROLE *qui interviennent pendant le Traitement.*

Si le flux de bouche, une fois établi, s'arrête ſubitement; par quelque cauſe que ce ſoit, on dépouillera le malade des linges chargés d'onguent mercuriel; on eſſuyera les parties frictionnées, & on lui fera prendre le lavement laxatif ci-après.

Second Lavement.

Dans la décoction du premier lavement, il faut ajouter deux onces de miel mercuriel, ou dans une chopine d'eau de riviere deux onces de caſſe mondée, & un gros de criſtal minéral.

Et au bout de ſept ou huit heures, le malade prendra la premiere médecine ci-deſſus, que l'on pourra encore répéter le lendemain, afin de détourner le mercure de la bouche, qu'il ne manqueroit pas d'ulcérer.

Si la langue ne peut être contenue dans la bouche, par ſon gonflement, & qu'elle s'avance en dehors, pour la garantir, on met du liége entre les dents molaires, & du linge où les dents manquent & ſont caſſées. Le malade avec ces accidens, ſe tiendra exactement renfermé, faiſant la diéte preſcrite, buvant de la tiſane en abondance, ſe gargariſant avec du lait tiéde, ou des décoctions de guimauve & de lin, faiſant uſage de lavemens & de médecine. Si la ſalivation eſt trop abondante, il faut donner les nouvelles frictions légeres, & à pluſieurs jours d'intervalle.

Il faut nuit & jour avoir une garde qui empêche le malade de dormir plus de deux heures de ſuite. On peut le lever le matin, & lui laiſſer faire quelques tours de chambre, buvant de la tiſane. Il faut ménager le mercure, & en donner plutôt moins que plus qu'il ne faudroit, pour éviter les accidens.

Dans les *fiévres intermittentes* ou *continues* qui peuvent ſurvenir, ce qui peut arriver par le défaut de préparation, il faut faire obſerver au malade le régime, boire abondamment, prendre des lavemens, & interrompre les frictions; le dépouiller des linges, & le purger avec la premiere médecine, ce qu'il répétera, s'il le faut. La fiévre ceſſée, il faut rétablir le cours de la ſalive.

En cas de ſimple *dévoiement*, il faut prendre le matin à jeun quinze grains d'ipécacuanha dans une cuillerée de bouillon. Le malade aidera le vomiſſement, en buvant beaucoup d'eau tiéde; il ceſſera toute friction, & prendra de l'eau de riz ci-après.

Troiſiéme boiſſon, Eau de riz ferrée.

Prenez *une cuillerée de riz dans une pinte d'eau de riviere; qu'il faut faire crever ſur le feu, & le retirer enſuite, & le paſſer par un linge; alors vous rougiſſez une pêle à feu, que vous trempez pluſieurs fois dans cette eau, pour la rendre aſtringente.*

Il faut purger enſuite le malade avec la médecine ſuivante. Le dévoiement eſt ſouvent dangereux pendant le temps du traitement de la Vérole, comme nous avons déja obſervé, & il eſt difficile d'entretenir le malade dans le point convenable d'évacuation par les ſelles.

Troisiéme Médecine.

Prenez *un verre d'eau de riz non ferrée ci-dessus, faites fondre une once & demie de casse mondée, autant de manne grasse, deux gros de sel de seinette, & un gros de sel de nitre; passez le lendemain le tout dans un linge, partagez la médecine en deux verres, que le malade prendra en demi-heure de distance de l'un à l'autre, avec les précautions ordinaires, pour ce qui concerne les médecines.*

Le soir, le malade en se mettant au lit, prendra le bol suivant, ce que l'on continuera pendant quelques jours, & le dévoiement passé, on continuera les frictions.

Premier Bol.

Prenez *dix-huit grains de diascordium de fracastor, faites un bol à prendre dans une cuillerée d'eau & de vin.*

Pour la *dyssenterie*, survenue dans le temps des frictions, il faut ôter les linges, essuyer le malade, & toutes les trois heures, lui donner des lavemens, comme l'un des suivans, selon le tempérament, l'âge & le sexe du malade, & même l'un & l'autre de ces lavemens dans le besoin.

Troisiéme Lavement.

Dans une pinte d'eau, faites bouillir une poignée de feuilles de mauve, de guimauve, de pariétaire, de seneçon, de mercurielle, de bouillon blanc, & une cuiller à café de graine de lin, enfermée dans un petit linge fin; le tout cuit, retirez-le du feu, & le passez avec une légere expression.

On prendra ce lavement, en y ajoutant du beurre frais, ou de l'huile, ou de la casse, pour les rendre plus laxatifs.

Quatriéme Lavemement.

Faites cuire une fraise de veau dans suffisante quantité d'eau de riviere, le bouillon servira pour les lavemens calmans.

Cinquiéme Lavement.

Dans suffisante quantité de décoction de son du premier lavement, mettez un bout de chandelle, pour faire un lavement calmant.

La boisson du malade sera celle de l'eau de riz ci-dessus, ou celle ci-après; & quand les douleurs du bas-ventre seront calmées, le malade se purgera avec la premiere médecine, & recommencera les remedes.

Quatriéme Boisson.

Dans trois chopines d'eau, une racine de guimauve par tranche, & une cuillerée à café de graine de lin, que l'on fait bouillir, le tout enfermé dans un linge, jusqu'à la diminution du tiers; en le retirant du feu, on y met un peu de réglisse.

La *diarrhée* peut suppléer au flux de bouche, lorsqu'elle survient au commencement du traitement. Il ne faut pas l'interrompre sur le champ, si elle se suppose sans aucun danger, & on continue le traitement, comme si la salivation étoit établie, ayant soin d'user de beaucoup de précautions, en la faisant cesser, s'il est nécessaire.

Au *crachement de sang*, il faut quitter les linges, & essuyer le malade; il faut lui tenir le ventre libre, par l'usage des lavemens, prendre de demi-heure en demi-heure de loock blanc; pour boisson, une légere décoction de grand consoude, des bouillons préparés avec la même racine, dans lesquels on pourra même écraser quelques escargots, pour adoucir la masse du sang, si elle est acrimonieuse. Le crachement passé, continuer les remedes, &c.

Les *rhumatismes*, ou douleurs *arthritiques* survenues dans les remedes. On y remédie, en faisant boire beaucoup de tisane de salcepareille coupée, au malade, & lui donnant des lavemens calmans & émolliens. Il faut alors le tenir chaudement, & lui faire prendre par intervalle des infusions chaudes de vulnéraire, de sauge, de verge d'or, ou de chamepetits, avec un peu de sucre.

Les *ulcères de la bouche.* Si le malade peut remuer la langue, il faut une fois ou deux par jour lui faire mâcher un jaune d'œuf frais durci; au cas des ulcères rongeans sur les gencives, le palais, &c. dans ce cas, il faut réprimer un peu l'action du mercure, toucher les ulcères avec le collyre de Lanfranc, ou l'esprit de vitriol & le miel. Le malade doit alors se gargariser avec la décoction de racine d'aristoloche ronde, de raifort, de feuilles de cochléaria, sur laquelle décoction il faudra mettre un peu d'eau-de-vie camphrée & d'alun de roche. Il faut aussi le faire gargariser avec du lait tiéde, ou décoction de guimauve & graine de lin, & qu'il rince sa bouche quatre fois par jour avec l'eau d'orge & miel rosat, premier gargarisme ci-dessus. Tous les jours il faut lui faire prendre des lavemens laxatifs, & de deux jours l'un il prendra aussi la premiere médecine.

On doit, dans cette circonstance, nourrir le malade, s'il est possible, de lait, ou crême de riz, panades, soupes & autres alimens légers & nourrissans. Au temps doux, sortir un peu, & se servir du collyre ci-dessus, pour toucher les ulcères.

En cas d'*hémorrhagie* par les ulcères, toucher l'endroit avec le collyre de Lanfranc, ou avec de l'eau alumineuse. Si le sang est trop abondant, saigner le malade, & se conduire comme dans toute autre hémorrhagie, se conformant aux remedes qui servent au crachement de sang ci-dessus.

Si on manque de soin de passer les doigts dans la bouche pendant les ulcères entre la langue & les gencives, ou dans l'intérieur des joues, & que ces parties viennent à s'unir, au moyen des cicatrices, il n'y a que le bistouri qui puisse les séparer; & en cas de bridures, qui malheureusement viennent à fermer les mâchoires, il n'y a pas d'autres remedes que la patience pour supporter ce mal incurable.

Dans l'*érysipelle* survenue pendant les remedes, il faut bassiner avec l'infusion de fleur de sureau, sur laquelle on mêle un peu d'eau-de-vie, nettoyer le malade, ôter les linges chargés d'onguent, laisser des compresses de l'infusion ci-dessus; & comme ce symptôme marque qu'on ne peut guérir avec friction, il faut prendre une autre méthode.

Les *empreintes & coliques* qui peuvent survenir par l'effet des pilules, ne cessent qu'en interrompant le cours des remedes. On met en usage la quatriéme boisson: on fait prendre au malade des lavemens émolliens & calmans ci-dessus, troisiéme, quatriéme & cinquiéme lavemens: on le met au régime modéré, humectant; & ces accidens passés, on continue les remedes.

Dans les *nauzées*, boire beaucoup de tisane premiere coupée.

Dans l'*épilepsie* survenue, il ne faut point abandonner le malade. Pour préserver la langue dans les convulsions, lui donner la potion ci-après, dont il prendra une cuillerée de temps en temps.

Potion.

Prenez *eau distillée, de fleurs de pivoine mâle & de tilleul, de chacune trois onces, poudre de guttete, & racine de valeriane sauvage en poudre, de chacune un gros & demi; quinze gouttes de teinture de castor, & une once & demie de sirop d'stæchas composé: mêlez le tout ensemble, pour former la potion à prendre à cuillerée.*

On peut ajouter à cela l'opiat suivant, dont le malade prendra la grosseur d'une noisette le matin & le soir.

Opiat de Quinquina.

Prenez *quinquina pulvérisé, six gros, de serpentaire de virginie en poudre, deux gros, sirop d'stæchas composé, une quantité suffisante pour faire un opiat, dont la dose est d'un gros chaque opiat, pour en prendre une matin & soir; en buvant par dessus une cuillerée de la potion ci-dessus.*

On donne au malade pour boisson celle ci-après, composée avec les feuilles d'orange.

Cinquiéme Boisson.

Dans trois chopines d'eau, une poignée de feuilles d'orange, dans un pot de terre vernissé, couvert, & le faire bouillir à la diminution du tiers, passer le tout dans un linge. Le malade en prend un verre toutes les trois heures.

Si le malade est hypocondriaque, il faut lui chercher pendant les remedes tous les amusemens possibles pour le distraire.

Les *régles survenues aux femmes*, & imprévues, ainsi que

cela peut arriver, malgré les précautions ci-dessus, il ne faut pas alors pousser la salivation, & lui laisser suivre ses mouvemens naturels. Il faut alors faire prendre aux femmes malades des bouillons plus forts, avec du riz dedans, ou délayer des jaunes d'œufs dans leurs bouillons. Si elles coulent trop abondamment, il faut avoir recours à la racine de grand consoude, avec les oranges vertes.

Troisiéme Tisane.

Dans trois pintes d'eau de riviere, deux onces de racine de grand consoude, demi-douzaine de petites oranges vertes; faites-les bouillir ensemble jusqu'à la diminution du tiers, & passez le tout dans un linge.

On conduit cet accident ensuite, comme on fait dans le crachement de sang.

La femme avortée pendant les remedes. On doit sur le champ suspendre les frictions, se conduire avec prudence, & gouverner la femme comme à l'ordinaire dans ces sortes d'accidens, & après le rétablissement, continuer les remedes.

POUR GUÉRIR LES GONORRHÉES.

On commence par la boisson suivante, dont le malade doit beaucoup boire.

Sixiéme Boisson.

Dane une pinte d'eau d'orge, premiere boisson, ou eau de riz, troisiéme boisson non ferrée, faites fondre demi-gros de sel de nitre.

Faire usage en même temps du lavement premier ci-dessus. Si l'inflammation continue, il faut alors avoir recours au second lavement, qu'il faut prendre pendant le jour deux ou trois fois. Si la gonorrhée est cordée, il faut prendre, en se mettant au lit, quelques cuillerées de sirop diacode. Si elle est opiniâtre, il faut alors faire prendre au malade des demi-bains de fauteuil, lui mettre sur la partie un cataplasme de mie de pain & de lait, ou des compresses adoucissantes, & au bout de trois semaines ou environ, l'inflammation appaisée, purger le malade avec les troisiémes pilules ci-dessus, & donner tous les quatre ou cinq jours une friction sur le periné, les aînes, les bourses & les fesses avec environ un gros d'onguent mercuriel ci-dessus, ayant soin après de mettre le suspensoir & le caleçon. Au temps froid, le malade ne doit pas s'exposer à l'air, quand il est frictionné, & pendant sept ou huit jours, observer le régime, il ne boira que de l'eau rougie, gardera la continence, ou sera obligé de recommencer. Les personnes fortes & grasses, pendant le période, prendront la premiere tisane ci-dessus; & la couperont avec moitié d'eau, si elles sont moins fortes & plus délicates.

Au bout de six semaines, la matiere étant bonne, blanchâtre, & presque claire; alors, il faut cicatriser les petits ulcères de l'uréthre. Le malade se mettra à l'usage des pilules de térébenthine ci-après.

Sixiémes Pilules.

Faites bouillir dans l'eau la quantité que vous voudrez de térébenthine, jusqu'à ce qu'elle soit de la consistance de la colophane, ou poix résine; ensuite pendant que le mêlange est encore chaud, réduisez les pilules de la grosseur d'un pois.

On peut prendre ces pilules d'heure en heure, une chaque fois, ou environ une douzaine par jour; on fera aussi usage le matin & le soir, une heure ou deux avant souper, du bol suivant, pendant environ dix ou douze jours.

Deuxiéme Bol.

Prenez *dix-huit grains de diascordium de fracastor, faites-en un bol, à prendre dans une cuillerée d'eau & de vin.*

Après quoi on prendra le bol suivant en dernier, ou simplement quinze ou vingt grains de baume de capahu dans du sirop de capillaire, ou de grande consoude. Si elle ne s'arrête pas, il faut faire usage des pilules suivantes dans du pain à chanter, dans une cuillerée d'infusion ou décoction de menthe ci-après, & en prendre une chaque jour, à jeun.

Troisiéme Bol.

Prenez *de la conserve d'églantier & baume de capahu, de chacun une once, cachou préparé deux gros, sucre candi en poudre, suffisante quantité, pour faire du tout un bol, de la dose & de la grosseur d'une noisette. Il faut prendre ce remede seul, matin & soir.*

Septiémes Pilules.

Prenez *sang de dragon en poudre, trois gros, camphre en poudre, deux gros, térébenthine de Venise, deux onces; mêlez le tout, & partagez cette composition en pilules de la grosseur d'un pois, qu'on roulera dans la poudre de réglisse.*

Décoction de Menthe.

Faites bouillir dans un pot de terre vernissé une pinte d'eau de riviere; lorsqu'elle commencera à jetter les premiers bouillons, jettez-y quelques sommités de menthe, couvrez le pot de son couvercle, retirez-le du feu, & laissez-le infuser pendant quelques minutes; ensuite passez cette décoction dans un linge sans pression.

Les femmes se passeront de saignées, de demi-bains, de sirop de diacode & d'émulsions. Elles boiront moins de tisane, & se purgeront plus fréquemment avec les pilules. On aura égard aux régles.

GONORRHÉE SECHE.

1°. Si on est attaqué d'une dysurie violente, strangurie, de chaleurs, de tumeurs, & de rougeur au periné.

2°. D'une dysurie moins vive, & d'une très-légere strangurie: on appelle ces symptômes *gonorrhée séche.*

Le premier dépend de l'inflammation phlegnomenne de la prostate & des vésicules séminales, & le second provient d'une simple inflammation érysipélateuse du canal de l'uréthre, ce qui est plus dangereux que les chaude-pisses ordinaires.

Il faut alors faire prendre plusieurs demi-bains au malade, des lavemens émolliens, premier ci-dessus, de la troisiéme boisson, ou eau de riz non ferrée, & lui faire observer le régime ordinaire.

S'il succéde l'écoulement purulent; sitôt qu'on s'en appercevra, on couvrira le periné de cataplasme maturatif, premier ci-après.

Premier Cataplasme.

Mettez sur le feu une quantité de lait de vache suffisante, lorsqu'elle sera un peu plus que tiéde, jettez de la mie de pain le plus finement émietté qu'il sera possible, & réduisez ceci en forme de bouillie, laquelle ayant jettée quelques bouillons, en la retirant du feu, il faut incorporer dedans un ou deux jaunes d'œuf.

S'il le faut, on fera ouvrir habilement le periné par une petite incision, pour prévenir le clapier. Si l'inflammation érysipélateuse ne se termine pas au bout de huit jours, il faut craindre la gangréne; sur-tout si les douleurs cessent, le Chirurgien fera les scarifications nécessaires. On se servira du mercure avec précaution, soit par friction, ou intérieurement.

GONORRHÉE BATARDE.

Est un écoulement par les glandes qui sont autour de la couronne du gland, & à la fente interne des grandes lévres, où l'on ressent une démangeaison opiniâtre & incommode; il faut alors bassiner d'eau d'orge, ou décoction émolliente de lait tiéde, les parties affligées; couvrir du cataplasme susdit, & donner quelques frictions ou remedes mercuriels internes; & si l'écoulement a de la peine à cesser, on bassine la partie avec l'eau des forgerons, ou avec le préparatif ci-après.

Premiere Eau préparée.

Prenez *deux livres de chaux vive, jettez dans une pinte d'eau*

d'eau de riviere, laissez infuser vingt-quatre heures cette chaux, versez ensuite par inclination, remettez par-dessus la chaux une autre pinte d'eau, & la laissez encore vingt-quatre heures; prenez deux onces de cette eau seconde, faites-y fondre deux gros de mercure doux. On agitera & mêlangera plusieurs fois cette eau seconde avec le mercure doux, & on versera par inclination au bout de douze heures dans une bouteille, pour s'en servir au besoin.

Seconde Eau préparée.

Prenez *huit onces de l'eau seconde précédente, & faites-y fondre un gros de sel de saturne, ou bien dans cinq onces d'eau de plantin, faites fondre un demi-gros de pierre médicamentaire de crollius.*

Chaude-pisse dans les Bourses.

Le malade doit alors garder le lit, ou du moins le repos & la diéte. Il boira des bouillons, & de la troisiéme boisson, ou eau de riz, prendra des premiers lavemens, & appliquera le cataplasme premier ci-dessus; & pour faire mieux, le blanc à raisin, avec lequel j'ai dissipé des chaude-pisses de cette espéce, où les bourses, plus grosses qu'un œuf d'oie, & aussi dures, ont été bientôt ramollies & distendues, & l'écoulement formé par le canal de l'uréthre.

L'inflammation appaisée, on se purgera comme ci-après, en prenant le soir le bol suivant.

Quatrième Bol.

Incorporez douze grains de mercure doux dans suffisante quantité de conserve de rose, pour former un bol.

Le lendemain, on prend la médecine suivante, avec les précautions, & de la maniere ordinaire.

Quatriéme Médecine.

Dans chopine d'eau de riviere, ou de petit lait, fondre une once & demie de casse mondée, & un gros de sel de nitre; passez le tout, & partagez en deux verres, à prendre de demi-heure en demi-heure de distance de l'un à l'autre.

On peut répéter cette médecine au bout de deux jours. Sitôt que l'écoulement reprend son cours, on change le cataplasme, & on ne se sert plus que de celui-ci.

Second Cataplasme.

On prend telle quantité qu'on veut des quatre farines résolutives, que l'on délaye dans suffisante quanité de décoction émolliente ci-après; faites cuire le tout, & réduit en bouillie, ajoutez-y quelques cuillerées d'huile de mille-pertuis.

Décoctionde Mauve.

Dans une pinte d'eau, faites bouillir une poignée de feuilles de mauve, de guimauve & de pariétaire, que vous exprimerez bien.

L'accident cessé, continuez le traitement ordinaire de la chaude-pisse. Au cas de reste de dureté, donnez une friction sur la partie, de l'onguent mercuriel ci-dessus, & on applique l'emplâtre de *virgo cum mercurio*, qu'on étend sur de la peau. On a soin de purger de temps en temps avec les pilules mercurielles. S'il arrivoit suppuration, il faut saigner, mettre le premier cataplasme ci-dessus, dans lequel on fera fondre un peu d'onguent de la mere; ensuite la plaie sera ouverte & pansée. Si la plaie devient fistuleuse, ou partie squirreuse, il en faut venir aux grands remedes.

Dépôt sur le Periné.

Cette maladie peut percer l'uréthre dans l'anus: elle est dangereuse. La fistule interne ne se guérit pas facilement, à moins d'ouvrir le periné, & découvrir le siége de la maladie. Elle est incurable, quand les fistules au periné communiquent avec celles de l'uréthre, & à l'anus, & faut avoir recours aux remedes palliatifs.

Pour empêcher l'inflammation, & arrêter la suppuration qui pourroit s'ensuivre, le malade gardera le lit, fera une diéte severe, boira abondamment de la cinquiéme boisson, prendra des lavemens, des demi-bains, ou bains de fauteuil, appliquera sur les parties des cataplasmes premiers ou calmans & relâchans. La violence de l'inflammation étant calmée, il se purgera avec la troisiéme medecine ci-dessus, ayant eu soin la veille de prendre le quatriéme bol ci-dessus; il répétera la même purgation & le même bol au bout de deux jours; & la gonorrhée reprenant son cours, on traitera à l'ordinaire. Au cas de pus par une fluctuation plus ou moins obscure, le Chirurgien fera une légere incision dans l'endroit, de maniere à éviter d'ouvrir l'uréthre, & suivre les sinus avec le bistouri, ou se contentera de les faire suppurer. Si la maladie jette des profondes racines, il faut user de remedes balsamiques, d'infusions vulnéraires, frictions légeres, & se servir de l'onguent Napolitain.

Au cas d'inflammation dans le traitement des chaude-pisses, par la chaleur des sudorifiques, ou autres causes, il faut quitter les frictions, les tisanes sudorifiques, prendre la tisane rafraîchissante; chaque soir en se mettant au lit, prendre un bol d'éthiops minéral, que le malade continuera quinze jours ou trois semaines.

Gonorrhée opiniatre, *habituelle.*

L'écoulement clair & musqueux vient des prostates & des glandes de couper. L'écoulement séreux de couleur cendrée, ou de la couleur de la semence, vient des vésicules séminales. Le premier se manifeste ordinairement le matin, & le second, en hérissant la verge.

Le premier incommode, le second est dangereux. Dans le premier cas, il faut prendre soir & matin, pendant quinze jours ou trois semaines un des bols ci-dessus, à jeun, & en se mettant au lit. S'il n'y a point de changement, faut avoir recours aux remedes généraux.

Dans le second cas, le malade doit éviter tout ce qui excite au plaisir vénérien en général, observer le régime léger, & user de boissons rafraîchissantes.

Les femmes ont beaucoup de peine a guérir, si les fleurs blanches sur-tout s'en mêlent. Il n'y a pas d'autre moyen que les remedes généraux, autrement se mettre aux bains & aux eaux minérales, & prendre les remedes suivans, vulnéraires & balsamiques; savoir, pour boisson, la décoction deuxiéme ci-dessus, ou eau de menthe; pour tisane, la troisiéme tisane ci-dessus; pour bassiner les parties, l'eau seconde préparée ci-dessus, & les pilules ci-dessus, sixiéme & septiéme, que l'on prendra matin & soir, à jeun, & en se mettant au lit; & en place, par intervalle, le bol quatriéme ci-dessus, le soir en se couchant Dans le cas d'exténuation, il faut faire prendre au malade un régime bon & nourrissant, lui donner des remedes astringens & toniques, intérieurement, ou par injection.

Pour la Curation de la Chaude-pisse, *en général.*

Prenez Salsepareille.
Esquine.
Gayac, de chacuns trois onces.
D'Iris de Florence,
De Cristal minéral, de chacuns un once.

Il faut amasser toutes ces drogues, & les faire infuser dans un grand pot de terre, avec douze pintes d'eau de fontaine. Quand le tout aura infusé douze heures, il faut y ajouter,

D'antimoine cru en poudre, dans un nouet, douze onces.
Et de mercure cru, trois onces.

Il faut que l'antimoine & le mercure soient suspendus dans le pot. Mettez-le devant le feu, & quand il aura bouilli pendant six heures à petit feu, le pot bien bouché, prenant bien garde qu'il ne se verse, vous y mettrez du séné, deux onces, & autant de réglisse; qu'il faut laisser l'espace d'un *miserere*; vous tirerez le pot du feu, vous le laisserez refroidir, & puisvous tirerez la liqueur, la gardant pour l'usage; vous mettrez sur ce même marc douze pintes d'eau, & la ferez bouillir pendant trois heures. Le malade prendra une pinte ou six verres ordinaires de la premiere tisane par jour, & se servira de la seconde pour la boisson ordinaire: il ne mangera que du rôti.

Cette tisane se fait environ jusqu'à la consomption de la troisiéme partie, reste à huit pintes.

Il prendra cette tisane pendant un mois; il en boira

tous les matins à jeun, à six ou sept heures, trois verres de la premiere, tenant chacun environ six onces; savoir de demi en demi-heure, ou de trois en trois-quarts d'heure, ensuite dînera à l'ordinaire; trois heures après dîner, il faut prendre trois verres de cette même tisane, & user de la seconde pendant le repas, de même qu'entre le repas, selon la soif.

Il faut se purger avec la purgation ordinaire, vers le huitiéme jour, après avoir pris la grosse tisane, deux heures après la médecine prendre un bouillon: le jour de la purgation, il ne faut pas boire de la grosse tisane; mais si le malade est altéré, il boira de la seconde. Les purgations doivent se faire de huit en huit jours. Le jour de la purgation, le malade pourra manger de la soupe & du bouilli; & s'il se trouve fatigué, il prendra un peu de vin avec beaucoup d'eau; mais les autres jours qu'il prend la grosse tisane, il ne faut manger que du rôti, point de porc, ni oiseaux de riviere, ni soupe, ni bouilli, ni fruit, ni salade. Si la bouche est échauffée pendant l'usage de la tisane, on pourra la laver avec du verjus. Si le malade avoit des plaies, il faudroit y appliquer un linge trempé dans la premiere tisane, & ne pas le laisser sécher dessus.

Gonorrhée invétérée, *sous le nom Anglois* Gleet.

On apperçoit cette maladie par des fils purulens qui nagent dans l'urine, & qui se déposent autour du vase. Le malade ressent alors de légeres cuissons; il s'apperçoit d'une chaleur interne, incommode, des pincemens fréquens à la racine de l'uréthre, une couleur un peu livide aux lévres du canal, & à l'extrémité du gland. Un sentiment de cuison au canal excrétoire des vésicules séminales, lors de l'éjaculation; du reste, point d'écoulement manifeste. La cure de cette maladie se fait de même que celle de l'article suivant.

Strangurie Vénérienne, *ou Carnosités.*

Les carnosités de l'uréthre, ou strangurie, qui est une compression, ou diminution du canal de l'uréthre, qui ôte la liberté des urines, s'apperçoit quand le fil des urines diminue considérablement, & qu'on est obligé de faire des efforts pour pisser; quand il ne suit pas la route ordinaire, & qu'il se rapproche en tombant, ou se partage en deux avec douleurs & fréquentes envies d'uriner. Dans la débauche, les urines s'arrêtent tout-à-fait. Quand le dépôt urineux se forme au periné, on ressent des douleurs vives, & une chaleur incommode; il survient des vomissemens qui ont l'odeur de l'urine; la fiévre attaque le malade. Cette maladie est rare aux femmes, mais commune aux hommes.

Dans cette maladie, si la gonorrhée a reparu, si le malade rend des matieres purulentes avec les urines, cela est causé par quelqu'ulcère calleux. S'il n'y a point de ces symptômes, ce sont des squirrosités ou cicatrices mal faites. Si l'écoulement purulent est léger avec strangurie, les ulcères ne sont que superficiels; s'il est abondant, ils sont profonds. Il est à craindre alors qu'il n'y ait des clapiers. On le connoît, en appuyant sur le periné. Si l'éjaculation est aisée, les obstacles sont après le verumontanum; si elle est difficile, ils sont avant; ce que l'on connoît par la bougie. Il faut alors observer le régime rafraîchissant, prendre le petit lait, boire de la quatriéme boisson ci-dessus, prendre les bains domestiques, purger avant & après avec la premiere médecine. La veille, avant se mettre au lit, le malade prendra le quatriéme bol ci-dessus. Pour guérir le canal, & le débarrasser, servez-vous ensuite des bougies ci-après de différentes grosseurs.

Premieres Bougies.

Faites fondre dans un plat de terre deux onces de suif de mouton, une once de cire vierge. On retirera du feu cette composition, & on y trempera dedans un morceau de linge fin à demi-usé, de huit pouces en quarré; on le laissera égoutter, & étant froid, on le coupera en languettes d'un demi-pouce, de trois quarts, ou même d'un pouce de largeur, on les roulera sur une table unie, & entre deux petites planches unies, frottées légerement d'huile d'olive, ou d'amandes douces; on aura les bougies simples.

Le malade les gardera deux heures au plus, reposera une heure, & recommencera deux, trois ou quatre fois par jour, en augmentant la grosseur de la bougie, à mesure que le canal s'agrandit. Au bout de quelques jours, quand le malade sera accoutumé aux bougies, il mettra les suivantes.

Secondes Bougies.

Faites fondre dans un plat de terre deux onces de diachylon gommé; lorsqu'il sera fondu, ajoutez demi-once d'antimoine cru, pulvérisé, & passé au tamis de soie, en même temps, éteignez une once de mercure cru dans suffisante quantité de térébenthine; & lorsque l'emplâtre sera moitié réfroidi, mêlez-y ce mercure éteint, remuez bien la composition, & trempez-y sur le champ un morceau de linge à demi-usé, comme ci-dessus; suspendez-le, pour le laisser égoutter; & lorsqu'il sera presque froid, coupez également comme dessus, & faites de même. Ces bougies sont fondantes & suppuratives. On pourra en faire qui seront moins actives, en faisant fondre simplement parties égales d'onguent de la mere, & de cire jaune, & opérer comme dessus.

Le matin, après avoir uriné, étant couché sur le dos, la verge entre deux doigts, de la main gauche, le malade fera entrer la bougie perpendiculairement, & à mesure allongera la verge, en haussant le gland; il la tournera à mesure que cette bougie entrera & s'arrêtera aux obstacles; de jour en jour elle pénétrera plus avant. On lie l'extrémité de la bougie avec un fil de coton qui y est attaché, que le malade tortille légérement autour de la couronne du gland, pour empêcher qu'elle ne sorte.

Ceci ne se fait que pendant le jour, & le soir avant de se mettre au lit, on fait l'injection avec la composition suivante.

Injection.

Demi-gros trochisques, blanc rhaisis, dans deux ou trois onces de la quatriéme boisson ci dessus.

On garde la bougie autant qu'il est possible; quelques-uns la gardent la nuit. On en fait usage pendant deux ou trois mois, quelquefois davantage. Pendant la cure, observez un régime léger, comme on a dit, humectant & rafraîchissant. Il faut interdire au malade les exercices violens, le vin par excès; il faut aussi sur-tout qu'il garde la continence.

La strangurie peut se changer en scurie, & se former en dépôt urinant au periné; alors l'opération est nécessaire.

Le Bubon Vénérien, *ou Poulain.*

Le bubon vénérien qui survient quelque temps après le coït impur, sans autres symptômes antécédens, est signe de la Vérole: il faut les grands remedes. S'il vient à la suite d'une chaude-pisse, ce n'est que symptôme, & on peut appliquer les remedes suivans à sa guérison; il vient ordinairement aux aînes, comme on a déja dit, &c. S'il est élastique & aux aînes, il est aisé à réduire: il le faut traiter, mais sans perdre du temps, le guérir avant qu'il vienne en suppuration. On le nomme alors *phlegnomene.* S'il est patient au toucher, de nature alors ædemateuse, sa guérison sera assez prompte; mais s'il contient un noyau, il sera bien difficile à résoudre, sans suppurer. S'il est dur, inégal, sans douleur & squirreux, il est alors encore plus difficile à résoudre & à suppurer. Si la Vérole est à craindre, il ne faut point de suppuration; elle seroit dangereuse; il faut nécessairement empêcher que la tumeur ne s'ouvre.

Quand le poulain est dans le cas de simple symptôme vénérien, & qu'il n'est question que de le résoudre, il faut saigner d'abord, si la personne est sanguine; prendre la diéte ordinaire, humecter avec la quatriéme boisson & les premiers lavemens deux ou trois fois par jour, prendre le soir en se mettant au lit le bol quatriéme ci-dessus, & le lendemain, la premiere médecine; aider la médecine avec du thé, ou du bouillon aux herbes, ou au veau. Il faut garder la chambre le jour de la médecine.

Le jour même de la médecine, il faut raser la partie, faire les frictions de l'onguent mercuriel ou Napolitain, ci-dessus, de la grosseur d'une noisette. Le malade ainsi frictionné, appliquera un emplâtre de *virgo cum mercurio*, étendu sur un morceau de peau plus grand que la tumeur, qu'il appliquera dessus.

En se mettant au lit le même jour, le malade prendra une des pilules ci-après dans du pain à chanter, & par-dessus un verre de tisane premiere sudorifique.

Huitiémes Pilules.

Eteignez deux gros de mercure revivifié du cinabre dans suffisante quantité de térébenthine ; ajoutez un gros de gomme de gayac, réduite en poudre, & partagez la masse en dix-huit pilules.

On continue de la même façon pendant vingt ou trente jours. Pendant le courant de ce remede, tous les quatre ou cinq jours, on se purge avec les pilules mercurielles, premieres ci-dessus, & le jour de la médecine, faire de nouvelles frictions, nettoyer le même emplâtre, qui servira quinze jours. Le malade gardera la continence, boira peu de vin, ou point du tout, s'il est possible, gardera la chambre dans la saison rude, & ne s'exposera pas à l'air froid. Si le flux de bouche menace, on cesse les remedes, & on purge le malade, simplement avec la premiere médecine ci-dessus. En suivant exactement ces régles, le poulain se résout en quinze jours ou trois semaines; & quoiqu'il en soit, ne quittera pas pour cela les remedes pendant les quinze jours au-delà; de six en six jours, boira beaucoup de la premiere tisane sudorifique ci-dessus.

Le *poulain bâtard* vient aux lévres de la vulve; il se traite comme les autres. S'il vient à suppuration, il faut le traiter comme dessus, ; mais si il y a obstination, ayez recours aux remedes généraux.

Accidens dans le Traitement du Poulain.

Si la peau change, devient enflammée, qu'il y ait indication de pus ; il faut appliquer le premier cataplasme ci-dessus. On y fera fondre un peu d'onguent de la mere. Au bout de quelques jours, il y faut mettre l'emplâtre de diachylon gommé sur la peau, & par-dessus le même cataplasme.

A mesure que le pus se formera, le malade pourra mieux se nourrir & vaquer à ses affaires. Il prendra cependant tous les soirs en se mettant au lit, une pilule huitiéme ci-dessus, & fera usage de la tisane sudorifique premiere. Si la peau est trop épaisse & difficile à ouvrir, on donnera un coup de bistouri. Ceux qui craignent le bistouri, on y fera un emplâtre de diapalme avec une fente ouverte dans le sens convenable, & sur l'endroit le plus attendri, & il emplira la fente de pierre de cautere, & couvrira le tout d'un autre emplâtre de diapalme par-dessus. Au bout de dix ou douze heures, il faut changer l'appareil. Si la pierre n'a pas opéré, ou resout, même le jour suivant, on couvre la partie cautérisée de basilicum, continuant toujours l'usage du cataplasme. Enfin, le poulain ouvert, de telle façon que ce puisse être, avec l'onguent de la mere seulement, renouvellé toutes les douze heures, la suppuration tarie à la place d'onguent de la mere. On emploie l'emplâtre de neuremberg ci-après, qui doit terminer la cure.

Premier Emplâtre.

Faites fondre dans un vaisseau de terre verniſſé quatre onces de cire jaune; ajoutez-y pareille quantité d'huile d'olive, deux onces & demie de céruse en poudre fine, & lorsque la cuisson aura la consistance d'emplâtre, ajoutez-y demi-once de camphre pulvérisé. On mêlera le tout, jusqu'à ce que l'emplâtre soit refroidi.

En cas de dureté, soit au bord de la plaie, on en dedans, il faut faire des frictions autour du poulain, avec l'onguent mercuriel premier. S'il y a des chairs baveuses, on les consomme avec la pierre infernale, ou la poudre ci-après, pour les soupoudrer.

Poudre Caustique.

Prenez *partie égale de précipité rouge, & alun pulvérisé, & mêlez le tout ensemble.*

Sur la fin du traitement, faut purger le malade de quatre en quatre jours avec les premieres pilules mercurielles ci-dessus. Le malade ayant soin de se tenir couché le plus qu'il pourra sur le ventre; les chairs de cette façon seront plutôt refaites, & il sera plutôt guéri.

Les *poulains fistuleux* sont souvent causés par la suppuration, & sur-tout en faisant trop d'exercice. Ces symptômes sont toujours dangereux, sur-tout s'ils gagnent les gros vaisseaux. Il faut promptement en venir aux grands remedes, & user sur la fin de la poudre caustique ci-dessus, & de légeres frictions de temps en temps autour du poulain avec le premier onguent mercuriel. Tout étant fini, les chairs baveuses rongées, les duretés & les callosités fondues, la plaie vermeille, il faut finir le pansement avec l'emplâtre premier ci-dessus de neuremberg; au cas d'obstination après les grands remedes, faire l'opération.

La *termination par dellitescence*, ou lorsqu'il rentre dans le sang; le poulain guéri, le malade reste vérolé, comme on a déja dit quelque part ci-dessus.

La *termination par gangréne.* Quelquefois le poulain se termine par un gonflement considérable & inflammatoire, des douleurs violentes qui pourroient se terminer par gangréne. Il faut faire saigner le malade, se servir de cataplasme émollient premier, le mettre à la diéte, aux bouillons, lui donner le petit lait, lui faire garder le lit, & le mal appaisé, il faut traiter par les grands remedes; mais dans le cas où la gangréne est déclarée, il faut ouvrir la plaie comme on la voit ici dans la *premiere fig. de la premiere planche*, & faire les scarifications plus ou moins profondes dans les parties gangrénées, panser les plaies avec le plumasseau, chargé de digestifs animés, couvrir avec compresse trempée dans l'eau-de-vie camphrée. Une fois la gangréne éteinte, traiter comme à l'ordinaire.

La *termination par induration.* Les duretés peuvent dégénérer en cancer; alors point de caustique, ce qui donneroit le caractere carcinome, maladie très-dangereuse. Il faut seulement recourir aux frictions par extinction, &c. Pendant le traitement, faire de légeres frictions sur la tumeur, & mettre l'emplâtre de *virgo cum mercurio* sur la peau. S'il y reste des noyaux, ou quelque reste de tumeur, il faut prendre les eaux termales & leur boue en cataplasme sur la tumeur. Si la douleur survient, se contenter de couvrir la partie avec un emplâtre composé de partie égale de diabotanum & de mucilage, observer le régime, &c.

Poulains carcinotaneux. Dans ce cas, on sent une chaleur immodérée, & de la douleur; en le comprimant, il augmente de volume, devient plus rétinent, produit des élancemens de temps à autre: c'est là le commencement du cancer, lorsqu'il forme une pointe sailleuse, couverte d'une peau fine, luisante & rougeâtre; alors il est confirmé: la tumeur se créve, forme un ulcère qui agrandit de jour en jour, la matiere se trouve plus abondante, les bords de la plaie se tuméfient, se renversent & replient en dehors, le milieu se couvre d'une chair fangieuse, mal unie, couverte d'une sanie purulente; on ressent des douleurs vives, brûlantes; on voit autour des veines variqueuses & rampantes; s'il est mobile & séparé, l'ulcère peut s'extirper; mais s'il est adhérent, & que l'opération ne puisse se faire, le mal est incurable, & on est réduit à employer les remedes palliatifs qui adoucissent, & c'est là tout. Avant l'extirpation, il faut les grands remedes, & ne pas laisser, lors de l'opération, le moindre grain de gangréne, & prendre garde aux gros vaisseaux.

Ulceres vénériens locaux, *ou chancres.* Ils viennent au gland, au couronnement, à la face interne du prépuce, aux nymphes, chez les femmes, à l'intérieur des grandes lévres, aux caroncules mirtiformes, à l'orifice externe du vagin; on ressent une grande démangeaison, des picotemens; il paroît des petits boutons blanchis à la pointe, qui s'applatissent, s'ouvrent; il en sort une matiere plus ou moins mordicante. Cette matiere ronge les bords, forme un petit ulcère.

Ils arrivent, dans les deux sexes, aux circonférences de l'anus, aux avéoles, aux pupilles de mammelles, aux côtés de la langue, sur les bords des lévres; aux hommes, dans le canal; on les connoît par la bougie; on les prend dans leur suppuration pour la chaude-pisse. Il faut les remedes généraux; alors, il n'y a pas autre chose à leur faire

que de les baſſiner ſouvent avec l'eau de chaux & mercure doux, ou premiere eau préparée.

Au cas de raiſon pour empêcher le traitement général, & pour remédier aux ſymptômes inflammatoires, il faut boire abondamment de la ſeconde boiſſon, dans laquelle on met un demi-gros de ſel de nitre; baigner ſouvent la partie malade avec la décoction émolliente, qui fait le troiſiéme lavement; couvrir du cataplaſme premier la partie; l'inflammation ceſſée, panſer avec un plumaſſeau de charpie, couvert de baſilicum, dans lequel on aura mêlé du précipité rouge comme ci-après.

Second Emplâtre.

Mêler deux gros de précipité rouge avec ſuffiſante quantité de baſilicum, pour faire un onguent plus ou moins rongeant.

Si le chancre eſt grand, couvert d'une muſcoſité jaunâtre, ou de chairs baveuſes, d'un rouge livide, & foncé; il faut le toucher légérement avec la pierre infernale, le couvrir de charpie rapée, & aſſujettir le tout avec un linge graiſſé du premier onguent mercuriel ci-deſſus, le tout couvert du cataplaſme de mie de pain & de lait, comme ci-devant, pour le contenir avec le bandage en croix de Chevalier, avec un trou pour le bout de l'uréthre, & attaché avec un bandeau; faire aux environs de légeres frictions mercurielles, cela pendant trois ou quatre jours, avec les mêmes précautions de la chaude-piſſe. Si le malade eſt d'un bon tempérament, il faut joindre l'uſage de la ſudorifique, premiere tiſane ci-deſſus, le matin à jeun dans le lit, pendant le jour, & le ſoir en ſe couchant, purger quelquefois avec les premieres pilules mercurielles.

En panſant les ulcères, il ſe fait une eſcharre qui tombe. Si les chairs ſont bonnes, on panſera alors l'ulcère avec du baſilicum pur, ſans mêlange de précipité, dont on couvrira le petit plumaſſeau avec de la charpie. On ſoupoudre toujours ce qu'il y a de chairs baveuſes avec la poudre premiere ci-deſſus. A la fin de la guériſon on ſe ſert du mêlange de baume d'arceus & du même onguent Napolitain ci-deſſus. On fera ce panſement moyennant le petit plumaſſeau, couvert d'un petit linge graiſſé de pompholia.

Si le chancre eſt en dedans au bout de l'uréthre, au moyen d'une bougie on appliquera les mêmes remedes; 1°. ne laiſſant pas la bougie dans l'uréthre; 2°. en recommençant après avoir uriné. Dès que l'inflammation eſt paſſée, on peut vivre à l'ordinaire; mais avec un régime réglé & humectant. Si les chancres ſont accompagnés de poulain, le plus ſûr eſt les grands remedes.

Le Phimosis eſt un accident cauſé par les chancres qui ſurviennent au prépuce, alors il n'eſt pas poſſible de le retirer, & de découvrir le gland; il faut mettre le malade aux bouillons, s'il eſt à propos, lui donner la ſixiéme boiſſon ci-deſſus, entourer la partie du premier cataplaſme, & le renouveller de ſix en ſix heures, injecter le gland avec la quatriéme boiſſon, à pluſieurs repriſes, chaque fois qu'on renouvelle le cataplaſme; introduire, en changeant le cataplaſme, au moyen d'une ſonde entre le prépuce & le gland, une charpie avec l'eau de guimauve, ou l'eau premiere préparée, & empêcher l'adhérence, & déterger, ce qu'il faut faire avec ſoin, & prendre garde de retirer trop fort le prépuce, & changer le phimoſis en paraphimoſis. Sur la fin, purger avec la troiſiéme médecine ci-deſſus, & la veille, faire prendre au malade, en ſe couchant, le quatriéme bol ci-deſſus. En cas d'obſtination & gangréne, l'opération eſt abſolument néceſſaire, & on détache le gland de la calotte avec le biſtouri, pour panſer avec plus de facilité.

Le Paraphimosis eſt une bride formée par le prépuce faite en bourrelet au-delà de la couronne du gland. Il peut comprimer le canal, & par ce moyen, ſupprimer les urines, & porter la gangréne à la partie ſupérieure de la verge, ce qui eſt un accident dangereux, qu'il faut éviter avec le plus grand ſoin. D'ailleurs cette maladie eſt plus aiſée à guérir que le phimoſis, parce que les ulcères ſont à découvert. En cas d'obſtination, faut auſſi employer le biſtouri.

La Cristalline s'éleve au bout du gland, dans les phimoſis, & ſur tout le gland, dans les paraphimoſis, il faut commencer par débrider les parties, comme on a dit, étuver les criſtallines avec infuſion de fleurs de ſureau, & d'eau-de-vie camphrée, ſi elles ne ſont pas conſidérables; mais ſi les criſtallines ſont grandes, on les ouvre, & on ſcarifie la baſe avec la pointe du biſtouri, & on les panſe avec un petit plumaſſeau trempé dans l'eau-de-vie camphrée, & exprimé légérement. On les panſe auſſi, ſoit avec le baſilicum & le précipité rouge, ſecond emplâtre ci-deſſus, ſi les chairs ſont baveuſes; ſoit avec le baſilicum pur, ou mêlé avec l'onguent mercuriel, ſi les chairs ne ſont pas endommagées.

La Gangrene & l'Sphacéle. Les parties attaquées par le chancre vénérien peuvent être attaquées de ces maux. La tumeur inflammatoire, remittente & unie, luiſante & extrêmement douloureuſe, devenant moins élaſtique au toucher, la couleur obſcure, & la chaleur s'appaiſant un peu, ſont les ſignes d'une gangréne imminente.

La peau devient plus livide, ſe relâche, s'affaiſſe, céde facilement à l'impreſſion du doigt, le ſentiment s'éteint, alors la gangréne eſt commençante; il s'éleve de tout côté des véſicules pleines d'eau rouſſe ſanguinolente, qu'on appelle phlictenes, dont la baſe eſt plus ou moins noire. C'eſt ce qu'on appelle gangréne confirmée, ou ſphacéle, mauvais ſymptôme qu'il ne faut pas négliger. Il faut faire les débridemens, les ſcarifications & autres opérations néceſſaires, ce qui oblige aux grands remedes, ſoit pendant le panſement, ou après.

Tubercules calleux, *& cordes ſquirreuſes.* Ces cordes ſquirreuſes viennent aux parties qui ont été attaquées, & à ceux qui ſont adonnés à des copulations contre nature, à la marge de l'anus; ou ils forment un cordon circulaire, ſquirreux, qui fait l'office de bourrelet, & qui empêche la ſortie des eſcremens, qui ne peuvent venir que par des lavemens. Ces nodoſités reſtent ſquirreuſes, ou dégénerent en carcinome. Quand elles attaquent la couronne du gland, ſont un phimoſis ou paraphimoſis habituel; ſur le frein, elles courbent le gland, & nuiſent à la génération; chez les femmes, forment un anneau à l'entrée du vagin, rétréciſſent l'orifice, & leur donnent lieu de faire les vierges vis-à-vis les ignorans.

Quand elles menacent de dégénerer en carcinome, les parties attaquées ſe tuméfient; elles donnent des élancemens douloureux, plus fréquens, & même continuels, alors le cancer eſt démontré caché. Si la peau s'ouvre, enſuite vient une ſanie ichoreuſe, les bords ſe renverſent & deviennent calleux; cette maladie prend le nom de cancer ulceré. Si le cordon ſquirreux eſt compoſé de tubercules calleux, fort petits, mobiles, & en petit nombre, ils ne ſont ni dangereux, ni incommodes; lorſqu'ils ſont gros, nombreux, ſitués annulairement, au bord du prépuce, à l'orifice du vagin, ou de l'anus, ils ſont alors incommodes dans la génération, ou l'acte génératif, & dans l'excrétion des matieres fécales. Voyez *la premiere figure de la quatriéme Planche.* Le danger ſe joint à l'incommodité, & cette maladie dégénere en carcinome, le cancer étant déja formé. Si les cancers ſont mobiles, on peut les extirper; s'ils ſont ſitués dans des endroits qu'il ſoit impoſſible d'en faire l'opération, & qu'ils ſoient plats & trop adhérens, ils cauſent la mort; ainſi qu'il eſt arrivé au ſujet qui a ſervi de modéle à la figure que l'on vient de citer.

Pour guérir, il faut tâcher de fondre & réſoudre les tubercules calleux, & les cordes ſquirreuſes, avant qu'elles dégénerent en cancer. Si elles ſont dégénérées en carcinomes, tâcher d'arrêter les progrès. Si le cancer eſt formé, l'ulcère enraciné, le ſeul parti eſt de l'emporter, s'il eſt poſſible, avec le biſtouri; ou ſinon, pallier le mal tant que l'on pourra.

Dans la premiere indication, la Vérole étant preſque toujours déclarée en pareil cas, les traitemens généraux ſont néceſſaires pendant le panſement; tous les cinq ou ſix jours une friction légere ſur les parties malades, de l'onguent mercuriel ci-deſſus, recouvrir la partie avec l'emplâtre *virgo cum mercurio*, ſi cela ſe peut faire commodément, ſinon recouvrir ſeulement d'un linge graiſſé du même onguent mercuriel. Le malade continuera pendant pluſieurs mois de ſuite ce panſement, ſe purgera de temps en temps avec les premieres pilules mercurielles, & le traitement général ſe fera par extinction.

Porreaux, Verrues & Condylômes. Les premiers ſont des excroiſſances longuettes, cylindriques & menues; les autres ſont groſſes, allongées, poſées ſur une large baſe; les dernieres ſont comme des morceaux de chair applatis & étendus

étendus : on les appelle crêtes de coq ; quand elles ont cette figure ; *thyms*, si elles ressemblent à la tête du *thym* de candie ; *fraises* ou *mûres*, si elles ressemblent à ces fruits ; figues, si elles sont comme des *figues* ; & *choux-fleurs*, si par leur assemblage elles forment une espéce de fleur semblable à celle-ci.

Ce dernier symptôme se rencontre au gland. (On peut voir le choux-fleur dans la *premiere figure de la premiere* planche), à la face interne du prépuce, sur le frein, au clitoris, aux nymphes, à l'orifice du vagin, autour du mammelon ; & les fraises, les thyms, les mûres, les figues & les crêtes se trouvent plus fréquemment à la marge de l'anus, accompagnés de gersures dans la peau, d'où il découle une sanie plus ou moins abondante & purulente, qu'on appelle ragade. (Voyez *la quatriéme Planche, fig. I.*) Ces maladies peuvent être accompagnées de fistules ou clapiers, &c. Elles sont dangereuses par leur cause, & par la difficulté de les guérir. Si les verrues sont avec des pédicules, on les noue à l'ordinaire, & elles tombent. On cicatrise la racine avec le basilicum mêlé avec le précipité rouge, second emplâtre ci-dessus, que l'on panse tous les jours. Quand la racine est détruite, ce qui reste se panse avec le baume d'arceus, ainsi que les porreaux.

Les verrues plattes. On les coupe avec le rasoir, ou avec des ciseaux, & on consomme la racine de même ; on les fait tomber en les mouillant avec la salive, en les soupoudrant avec la poudre caustique ci-dessus ; ou bien avec du diapalme : on fait un emplâtre avec un trou par où on passe le tubercule, que l'on détruit avec une liqueur caustique, comme l'eau mercurielle & l'huile de vitriol, ou beurre d'antimoine, ce que l'on fait avec une paille. Le mal détruit ; on panse la plaie avec le beaume d'arceus ; ce qui est pour les verrues & condylômes : les autres tumeurs thymales, mûrales, ricoïdes, &c. s'emportent par l'instrument ; on ronge les racines avec les cauteriques, & ensuite avec le baume d'arceus.

Il faut panser les rhagades avec la pommade ci-après.

Pommade.

Un gros de précipité blanc sur deux onces de pommade de jasmin.

EXPLICATION des Planches en couleur, de l'Exposition Anatomique des Maux Vénériens.

PLANCHE PREMIERE.

Cette Planche représente la partie de l'homme ouverte inférieurement, pour découvrir le canal de l'uréthre, & voir les carnosités qui se forment vers le gland, ainsi que les lacunes, &c. & le bubon vénérien en suppuration, & ouvert. On voit aussi le phimosis coupé & changé en paraphimosis, avec un chou-fleur sur le gland, des plus complet, pris sur nature dans l'Hôpital des Gardes Françoises, fondé par M. le Maréchal de Biron.

Figure I.

A. L'scrotum & les dartres sur cette partie.
B. Le Gland entierement couvert de chancres & porreaux, formant le chou-fleur.
E. Coupe du Prépuce qui formoit le phimosis, changé en paraphimosis.
D. Le corps de la Verge, sur lequel sont formés des chancres.
C. Le Poulain en suppuration.
F. Le Poulain ouvert.

Figure II.

A. Le Gland, *c.* le Frein détaché, *d.* le Prépuce.
B. Le Canal de l'Uréthre, *a.* les Lacunes de Morgani, *b.* autre ordre de Lacunes.
C. Le Testicule dépouillé du Scrotum.
D. Une portion de la Prostate qui embrasse le commencement du Canal.
E. Le Corps caverneux découvert.
e. Les carnosités du Canal, *f.* la Sonde ou la Bougie.

PLANCHE DEUXIÉME.

Elle représente aussi la partie de l'homme, dessinée au même Hôpital des Gardes Françoises, & la verge ouverte par sa partie supérieure, ainsi qu'une portion de la vessie, & les testicules détachés & disséqués.

Figure I.

A. Le Gland excavé & rongé par les chancres, duquel on devoit faire l'amputation.
B. Le corps de la Verge, relevé pour voir le frein, sur lequel sont deux verrues.
C. D. Le Frein & le Prépuce en paraphimosis.
C. Le Frein garni de chancres.
E. Pustules véroliques sur l'Scrotum.
F. O. Testicule enflé par la chaude-pisse tombée dans les bourses.
O. Sont les Epidimes engorgées.

Figure II.

A. Le Gland ouvert.
B. Le Canal de l'Uréthre ouvert.
C. La Vessie ouverte, D. la Prostate.
E. Le corps caverneux entierement ouvert, & l'artere qui le traverse.
F. Le corps caverneux opposé, couvert de la cloison mitoyenne.
G. Le Testicule & les vaisseaux qui le couvrent.
H. L'Epididime.
I. Le Canal déférent, K. les Véficules séminales.
L. Les Vaisseaux spermatiques couverts.
M. Le Testicule ouvert avec les vaisseaux & glandes préparatoires qui le composent.
N. Les Vaisseaux spermatiques découverts.
a. L'Spincter de la Vessie.
b. Le Verumontanum & ses petites ouvertures, entouré des lacunes qui viennent des prostates.
c. d. Chancres intérieurs à l'entrée extérieure du Canal.
f. La Semence ou l'écoulement qui vient du Vérumontanum.

PLANCHE TROISIÉME.

Cette Planche représente les parties de la femme, dessinées sur nature, d'un sujet mort à Bicêtre pendant les remedes. On voit dans cette situation l'entrée du vagin & l'anus en même temps ; les cuisses sont relevées.

Figure I.

A. Les Nimphes & les Chancres qui y sont attachés.
B. Les grandes Lévrès garnies de verrues formant le chapelet.
C. Le Clitoris & le Chancre au-dessus.
D. La Fourchette.
E. Le Meat urinaire.
f, *g*, *h*, Le tour de l'Anus, ou Spincter chargé.
f. De Crêtes de coq. *g.* de Condylômes. *h.* de Fics.

Figure II.

A. B. La Matrice, ou l'Utérus ouvert par sa partie inférieure.
C. Le Vagin ouvert avec toutes ses sinnosités & les ouvertures insensibles des glandes qui y aboutissent.
d. Le Clitoris, & le chancre au-dessus.
e. L'Spincter de la vessie, ou Meat urinaire.
f. Les ouvertures ou lacunes des grandes Prostates.
g. Repli intérieur qui accompagne le Méat urinaire.
h. Les Nimphes qui aboutissent au Clitoris.
i. Les grandes Lévres, R. le Musle de la matrice ouvert & étendu avec les petites ouvertures qui l'entourent.
k. Les Trompes & le morceau frangé au bout.
l. Les Ovaires prétendus.
m. Portion des ligamens larges.
n. Coupe des ligamens ronds.
o. Vaisseaux spermatiques.
p. La Vessie.
q. Les Ureteres.

Figure III.

Le Gland découvert & le Prépuce.
a. La Chriftalline.
b. Les Porreaux qui entourent le couronnement.
c. Le Paraphimofis qui ferre le gland.

PLANCHE QUATRIEME.

Elle repréfente le même fujet vu poftérieurement, & au bas, une veffie vue en deffous, avec la proftate & le canal de l'uréthre. Cette veffie appartient aux parties de l'homme, & n'ayant pas pu contenir dans les planches précédentes, on l'appofe ici avec ce qui regarde les Parties de la femme.

Figure I.

a. b. c. Le tour de l'anus, *a.* Condylôme. *b.* Crête de Coq. *c.* Fics.
D. Chancres intérieurs du Vagin.
d. Les grandes Lévres & les Verrues.
e. Le Meat urinaire & les Lacunes.
f. Le Clitoris & les Nimphes.
g. Le bas du Ventre.
h. Le Mont de Vénus.
i. La Fourchette.

Figure II.

a. La Proftate.
b. Les Véficules féminaires.
c. Le Bulbe.
d. Les Vaiffeaux déférens.
e. La Veffie.
f. Les Ureteres.
g. Les Mufcles érecteurs.
h. Les Corps caverneux.
i. Le Canal de l'uréthre.

Figure III.

a. Le Phimofis
b. La Chriftalline fur le gland.

ERRATA.

PAGE 2, colonne 2, lign. 26, *Planche I*, lifez *Planc. II. Fig.* A, lifez *fig. II, a.* Lign. 33, *Planc. II*, lifez *IV.* Lign. 43, *glanduleufes*, lifez *grandineufes.* Lign. 58, *Planc. III*, lifez *IV.* Lign. 59, *Planc. IV*, lifez *Planc. III.*
Pag. 4, col. 1, lign. 65, *fig. II*, C, lifez *fig. I. E.* Col. 2, lig. 25. *Planc. IV*, lifez *III.* A, B, lifez *h.* Lign. 26, B, C, lifez *e.* Lign. 64, la nature *levain*, lifez *du levain.* Lign. 67, *fig. III*, D, lifez *fig. II.* D. *Fig. III.* A, lifez *fig. II, a.* lign. 70, *Planc. II*, lifez *I. fig. II*, A, lifez *a, b.*
Pag. 5, col. 1, lign. 13, *Planc. IV*, lifez *III. Fig. II*, E, lifez *e.*
Pag. 6, col. 2, lign. 20, *Planche I, fig. II.* D, lifez *e.*
Pag. 7, col. 1, lign. 43, *Planche IV, fig. III*, P, lifez *Planche III, fig. III, c.* Lign. 43 44, *celles*, lifez *ceux*; *douloureufes*, lifez *douloureux.*
Pag. 9, col. 1, lign. 74, *infectées*, lifez *infectée.* Col. 2, lign. 4, apophyfes *tronverfes*, lifez *tranfverfes.* Lign. 38, *véroliqhe*, lifez *vérolique.*
Pag. 12, col. 1, lign. 9, qui eft *la plus fâcheufe, &c.* lifez *qui font les plus fâcheufes, &c.* Col. 2, lign. 20, de *coins*, lifez *coings.* Lign. 72, *maffetes*, lifez *maffeter.*
Pag. 13, col. 1, lign. 5, *coins*, lifez *coings*, lign. 19, *de même.*
Pag. 16, col. 2, lign. 35, après *de l'un à l'autre bras*, ajoutez *& les deux enfuite de trois en trois jours, fur les épaules.* Lign. 36, après *fe fait*, ajoutez *par-deffus les épaules.*
Pag. 20, col. 1, lign. 24, *dane*, lifez *dans.*

Nota. *Je donne ici ce qu'il y a de plus effentiel & de plus communément pratiqué. D'autres peuvent avoir déja dit ce que je viens de dire : ce qui eft indifférent aux Amateurs & aux Etudians. Mais les Planches que je joins dans mon Traité font neuves, & ne doivent rien à perfonne. J'efpere qu'elles pourront être bien reçues, comme premieres en ce genre, & concourir au progrès de la Médecine.*
Les renvois du corps de l'Ouvrage aux Figures, ont des fautes d'impreffion qui font corrigées dans l'errata ci-deffus, & à l'explication des Planches.

